

LE NOUVEAU  
DÉCAMÉRON

—  
NEUVIÈME JOURNÉE

M 544 485  
B 544 515

LES CONTEURS  
DE LA NEUVIÈME JOURNÉE

*Paul Arène*

*Catulle Mendès*

*Paul Hervieu*

*Théodore de Banville*

*Jules Lemaitre*

*Guy de Maupassant*

*Paul Bourget*

*Léon Cladel*

*François Coppée*

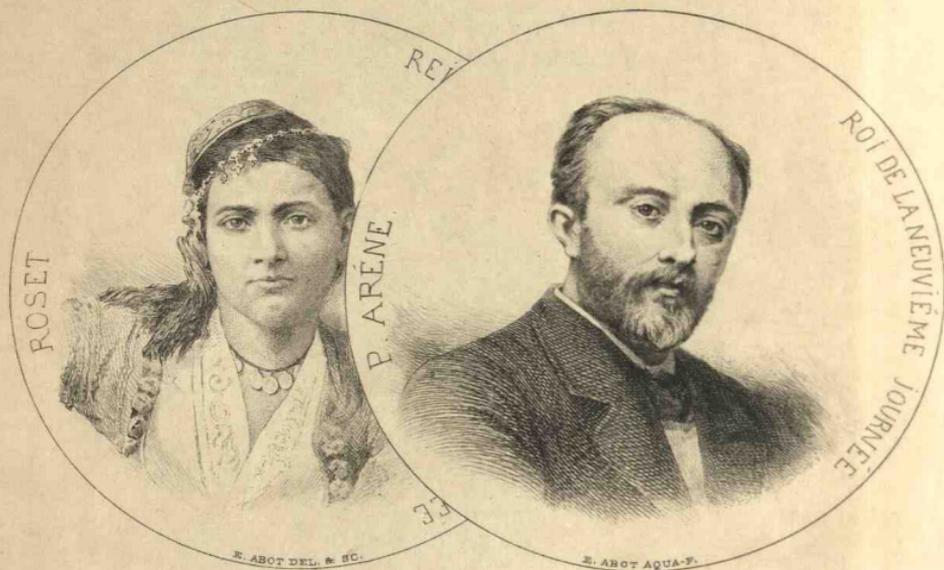
*Armand Silvestre*

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

75 exemplaires sur papier de luxe : japon et vergé, avec double suite  
de gravures.

# LE NOUVEAU DÉCAMÉRON

NEUVIÈME JOURNÉE



## LES CONTEURS

*Paul Arène*  
*Catulle Mendès*  
*Paul Hervieu*  
*Théodore de Banville*  
*Jules Lemaitre*

*Guy de Maupassant*  
*Paul Bourget*  
*Léon Cladel*  
*François Coppée*  
*Armand Silvestre*

Fr. A. 18.061

LE NOUVEAU  
DÉCAMÉRON

NEUVIÈME JOURNÉE

LES AMOURS CHASTES



4190

Donatia

PARIS Gheorghe I. Vlasto

E. DENTU, ÉDITEUR

*Libraire de la Société des Gens de Lettres*

PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—  
1887

Tous droits réservés.

CONTE... 1953

1956

19 1

L

Biblioteca Centrală Universitară  
"Carol I" București  
Cota 38949

B.C.U. Bucuresti  
  
C41190

RC74/09

NEUVIÈME JOURNÉE

---

*LES AMOURS CHASTES*



## LES AMOURS CHASTES



*r, des songes de Son Altesse Rosalinde, que résulta-t-il pour la nouvelle Journée? Que Lady Helmsford, bon gré mal gré, dut consentir, cette fois, à être reine, avec Paul Arène pour roi. De quel droit eût-elle refusé la couronne, puisqu'il fut convenu que les conteurs s'astreindraient à la plus parfaite vertu, et que les Chastes Amours seraient les seules sources de leur inspiration?*

*Mais, à propos de la chasteté dans l'amour, il s'éleva des discussions fort intéressantes, dont le lecteur ne doit pas être privé.*

— *Madame, dit Armand Silvestre, en s'adressant à la marquise Thérèse, mon opinion sur cette question est celle d'une ancienne chanson avec laquelle les nourrices nous ont bercés :*

*C'est l'amour, l'amour, l'amour  
Qui fait le monde  
A la ronde  
Et chaque jour  
A son tour  
Le monde fait l'amour.*

*Rien ne prévaut contre ce pont-neuf et ce prétendu, et je ne veux pas d'autre raison pour démolir de fond en comble le pittoresque et menteur échafaudage de l'amour platonique. Un château de cartes sur lequel on n'a qu'à souffler, mais qui d'ailleurs ne fait point mal dans le paysage, pourvu que les cartons en soient bien peints. L'important est qu'il n'y ait point de vent. Dès que le souffle de la passion s'élève, tout est à bas. Et je sais beaucoup de gré au conteur qui a défini cette affection vertueuse « la maladie des hommes qui n'osent pas embrasser les femmes. »*

*Puisqu'on parlait de l'amour, tout le monde s'était rapproché, même les petites filles, surtout les petites filles. Il est si doux de savoir la veille ce qu'on ne doit apprendre que le lendemain. On écoutait avec un peu*

de malice et beaucoup de curiosité l'opinion de ce poète charmant qui s'assied ordinairement dans le plat pour mieux contempler les étoiles. Mais il comptait dans l'auditoire de sérieux adversaires, entre autres la belle Lady Helmsford qu'une aspiration vers l'Idéal semblait avoir transfigurée. Ses yeux avaient un éclat céleste; ses cheveux blonds l'entouraient d'un nimbe doré; son sourire avait des séductions angéliques; son éventail, agité circulairement autour de sa tête hautaine et si purement aristocratique, semblait en éloigner les pensées vulgaires et matérielles, et l'entourer d'un cercle magique, infranchissable aux mauvais désirs. Suzanne d'Élys s'était rapprochée d'elle sans y songer; elle était pareille à un chérubin veillant à la porte d'un temple dont la belle Anglaise était la divinité.

— L'amour, dit la fière Lady, est une flamme indépendante des forces qui la produisent, comme l'étincelle électrique est étrangère aux piles dont le contact la fait jaillir. C'est une résultante dont on peut étudier l'origine et les causes premières, mais sans aucune déduction logique ni philosophique qui puisse rattacher ces causes à l'amour même. L'attrait, le charme, la folie qui déterminent l'amour, le font naître et le développent, sont choses si complexes et si variées qu'on ne peut appuyer sur rien de sérieux les

raisonnements qu'on fait à cet égard. L'amour ne doit donc jamais être matière à arguments et à querelles. Il est impossible à définir, car chacun l'entend à sa manière et le sent suivant son cœur et ses facultés. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est chaste par lui-même, son essence étant au-dessus de toute souillure. Vouloir scruter ses procédés et ses moyens me paraît inutile et absurde. Il me semble voir des savants en us qui, devant un envollement de papillons bleus, raisonnaient sur leurs chrysalides.

— Il faut prendre garde, dit la marquise Thérèse avec son adorable bonne grâce, à n'être point trop absolu et à ne pas s'embrouiller sur le sens des mots. L'amour est assurément une flamme d'une essence divine et à peu près inconnue, mais il a des manifestations qui peuvent prêter à la controverse. On peut approcher d'un château de cartes sans le renverser, si l'on y met de la délicatesse. Les Cours d'amour nous ont donné à cet égard d'excellentes leçons. Je sais très bien que chaque personne a son idée personnelle sur la question, mais cela n'a rien de redoutable, et du contact de tant d'opinions variées quelque lumière peut sortir. Sans aller plus loin, je serais bien aise d'avoir sur l'amour l'avis de l'auteur du Voyage autour de ma maîtresse.

— Madame, répondit Richard Lesclide pris à

partie, vous me rappelez un péché de jeunesse dont je suis encore impénitent. Je suis tout à l'idéal et crois qu'il est l'essence de l'amour même. Le voyage dont vous parlez ne s'arrêta dans ses explorations qu'à ce point éblouissant de la beauté féminine, qu'Armand Silvestre a seul le droit de nommer, et auquel les Grecs élevèrent des autels; mais, s'il s'y arrêta, ce fut pour y rencontrer un oracle suprême, semblable à celui que Pantagruel rencontra dans la caverne de Bacbuc. Et j'estime qu'il y a tant de mystère et de grandeur dans ces fouilles et ces recherches, qu'une âme vraiment humaine ne les aborde qu'avec une religieuse terreur.

— Assurément, dit René Maizeroy, et j'ai toujours éprouvé un certain tremblement à l'aspect d'une jarrelière.

— Vous n'êtes pas le seul! Il me revient à ce propos une historiette que me conta le plus grand des poètes. Il était en ce temps-là amoureux d'une grande dame, belle comme Vénus, fière comme Junon, et presque aussi sage que Minerve. Ils allèrent, en compagnie de quelques amis, courir les plaines et les bois et même la montagne. Comme ils étaient sur un point élevé, un grand vent s'éleva et maltraita fort les jupes de ces dames. Elles n'étaient occupées qu'à les maîtriser et à les contenir. Le poète était aux abois en

voyant les combats de l'Aquilon et de sa bien-aimée. Comment la secourir? Comment la protéger? L'insolence du vent était épouvantable. Pouvait-on supposer, pouvait-on admettre qu'il s'attaquât à une divinité, jusqu'à en dévoiler les côtés mortels? Non, le sacrilège eût été trop fort, la profanation eût été trop grande. Cependant le vent ne fut pas arrêté par ces considérations. Le poète fut frappé au cœur en voyant la déesse vaincue. Un nuage passa devant ses yeux, dont il eût bien voulu l'envelopper. Mais il était trop tard. Des jambes élégantes, telles que la statuaire païenne pouvait seule en créer, éclatèrent à tous les yeux, une sensation de colère jalouse passa par le cœur de l'amoureux; il foudroya le ciel de ses regards et tomba dans un assombrissement à la suite de cette injure. L'Idéal s'était envolé. Mais pas pour longtemps, car tous les vents s'apaisent. La dame reprit sa place dans l'Olympe, et le maître qui a mis cette aventure en vers charmants en arrive à cette morale :

Et j'en fus amoureux bien plus qu'auparavant.

— La parole est à M. Catulle Mendès, fit la Reine, qui voyait frémir la causerie sur les lèvres du poète.

— Je dirai volontiers un mot sur cette question compliquée, répondit-il. L'amour est en effet placé sur

un faite où l'on atteint difficilement, mais qui n'est point inaccessible. On y va de tous côtés et par tous les chemins. On part, avec les compagnes de voyage que vous offre la destinée. On sait très bien, — ne mentez pas, mesdames, — qu'au bout du chemin, aux environs de cet Idéal poursuivi, il y a un fossé à franchir. C'est la grande affaire; c'est l'épouvantail de toutes les voyageuses. De presque toutes. Enfin, de quelques-unes. Mais quoi, tout le monde l'a sauté, et personne n'y a attrapé d'entorse. D'ailleurs les esprits timorés, les peureuses et les timides se proposent de le tourner. On arrive dans ces dispositions, puis l'Idéal vous cause un tel éblouissement, qu'on franchit le pas sans y songer. Et l'on revient de cette belle excursion, riche d'une expérience qui n'a jamais servi à personne.

— Madame, fit Armand Silvestre, je demande à dire là-dessus des choses importantes et touchant un peu plus à la terre.

— N'y touchent-elles point trop? demanda la Reine.

— Vous en jugerez, fit le poète, et vous m'interromprez au besoin. J'ai eu dernièrement à rompre des lances avec un excellent Anglais qui prêchait un Évangile à ne point franchir le fossé dont on parlait tout à l'heure. Il conseillait aux vrais amants de

tourner autour du pot aux roses, sans toucher aux fleurs qu'il contient. Cela m'a paru dangereux et même absurde. Sir Preston, — car je veux le nommer, — prétendait endiguer l'amour et le réduire aux proportions d'un PLAISIR RAISONNABLE. « Le tout, — lui répliquai-je — est de s'entendre sur la nature de ce plaisir, sa qualité et sa quantité. Mon « Plaisir raisonnable », à moi, consiste en l'absolue plénitude de la volupté. Je le sais, elles sont exquises, les premières familiarités qui précèdent la possession, les promenades à deux où l'on cherche les solitudes de l'ombre, les aveux échangés à voix basse, le bras serrant doucement le bras, les lèvres furtivement unies... C'est là le point culminant de ce premier période. Mais si vous ne connaissez rien au delà, je vous plains. Si vous croyez que tout cet enchantement disparaît, comme un vrai rêve, par le plaisir suprême partagé, vous n'y entendez rien vraiment. Le désir ! Mais est ce qu'il ne renaît pas sans cesse ? Est-ce qu'il n'est pas décuplé par le souvenir des joies atteintes ? Est-ce qu'il n'est pas accru de toutes les reconnaissances divines qui, d'un cœur, débordent dans l'autre ? Et cette parenté sacrée des chairs qui ne se désuniront plus sans se déchirer ? cet affolement sensuel qui nous tient par un parfum, par un son de voix, que sais-je ? toutes les démences adorables de l'amour ! Arriver à

connaître si bien le mécanisme nerveux, les puissances passionnelles l'un de l'autre, qu'on devient pareil à l'habile artiste qui prolonge à l'infini, même dans la pleine expansion du thème, les charmes des préludes sur un instrument qui n'a point de secrets pour lui, voilà ce que j'appellerai le « Plaisir raisonnable ». Je le crois éminemment propre à la consolation des personnes non mariées... et des personnes mariées aussi. » C'est ainsi que j'ai prouvé à mon adversaire que ma moralité dépassait la sienne de cent coudées.

Armand Silvestre se rassit au milieu d'un murmure d'approbation. La Marquise Thérèse avait eu la prudence d'éloigner les jeunes filles ! Seule, Lady Helmsford protesta par son attitude ; et, se tournant vers le roi :

— Ne direz-vous pas un mot sur cela, Sire ? ne défendrez-vous pas l'amour pur, le seul qui vaille la peine que l'on vive et meure pour lui ?

— Pour vous plaire, Madame, je suis capable de tout, dit Paul Arène ; je proclame donc qu'il n'y a de véritable tendresse qu'entre les personnes infiniment réservées qui ne se baisent jamais sur les lèvres. Cependant je pense que de telles amours sont surtout le propre des cœurs très jeunes, des âmes adolescentes. L'amour des hommes presque enfants n'est pas

seulement chaste, mais craintif; un bonheur trop prompt ou trop complet les remplirait d'épouvante. Ivres de la vue d'une femme, ils reculent devant l'intensité de leur émotion; ils fuient leur adorée pour la retrouver dans leurs rêves, pour la mieux voir à distance, pour lui écrire au lieu de lui parler. Ils baiseraient plus volontiers les rubans portés par la bien-aimée que ses lèvres même; ils craindraient de s'y brûler. J'ai connu de ces timides, qui préfèrent l'illusion du rêve au contact de la réalité. Leur cœur est si farouche qu'il se replie sur lui-même à la moindre émotion, comme la sensitive. Ils n'aiment guère effrontément que les étoiles. Ce phénomène moral n'est pas très rare et je crois que tous les adolescents ont plus ou moins passé par là.

— Vous souriez, dit la Reine, et pensez sûrement à quelque preuve à l'appui de vos paroles.

— J'en conviens, dit Paul Arène, et l'histoire du pauvre Estevanet pourra vous édifier à cet égard. Elle est simple comme bonjour et comporte peu de péripéties.

## LES OGRESSES



UN drôle de corps, mon camarade Estevanet, ou plutôt un drôle d'esprit, une âme vraiment originale! Dès l'enfance il avait une façon à lui de voir les choses de ce monde.

Toujours à courir les champs d'où il rapportait au collège des cailloux de forme bizarre, des nids d'oiseaux de proie périlleusement dénichés et d'étranges plantes montagnardes dont les bergers seuls savaient le nom, — un matin il arriva avec deux grenouilles, capture rare! car dans nos pays de calcaire les eaux mortes n'abondent pas. Au

bout de quelque temps les grenouilles parurent dépérir : immobiles, leur ventre blanc aplati sur le verre du bocal, elles n'avaient plus cœur à gober les mouches. Alors Estevanet s'imagina que ses grenouilles s'ennuyaient. — « Lâche-les en Durance... » lui dis-je. — « Non ! c'est leur étang qu'il leur faut ; partout ailleurs elles s'estimeraient exilées. Il est si joli, cet étang : un trou d'eau tout bleu et tout vert, à cause des reflets du ciel et des grands iris qui s'y mirent. Sous la berge, le temps a creusé un tas de retraites moussues ; c'est là que mes grenouilles étaient heureuses, c'est là qu'elles retrouveront le bonheur ! » Toute une après-midi, par des chemins perdus, nous cherchâmes l'étang dont Estevanet ne se rappelait plus la place, et que nous re-découvriâmes enfin à l'heure où le soleil se couchait. Par exemple, la récompense fut douce : déjà loin de l'étang, doublant le pas pour rentrer à l'heure, nous entendîmes les grenouilles reconnaissantes chanter.

Très discret, un peu sauvage même et n'ouvrant guère, par crainte des railleries, le trésor de sa délicate sensibilité, Estevanet à ses moments

perdus cultivait la guimbarde, un instrument dont la tradition se perd malheureusement, car c'était un instrument à souhait pour les natures timides comme la sienne et jalousement renfermées. La guimbarde — vous le savez peut-être — consiste en une minuscule lyre d'acier munie, en son milieu, d'une languette. La façon d'en user est simple : on serre la lyre entre les dents, et on fait vibrer la languette du bout du doigt. Chacun peut ainsi, à la condition d'aspirer le son fortement, se jouer dans le creux du ventre les plus adorables musiques. Le public, d'ailleurs, n'entend rien, et seul le virtuose a le bénéfice de son génie, ce qui est le comble de l'Art pour l'Art... Dans nos courses à travers la campagne, Estevanet portait toujours sa guimbarde sur lui. Il s'asseyait au pied d'un arbre, préludait. Et moi, admirant de confiance, je me figurais d'après le jeu de sa physionomie, tour à tour souriante ou extatique, les mélodies intérieures dont il se régalaît solitairement.

Une sympathie nous liait, étant tous les deux amoureux.

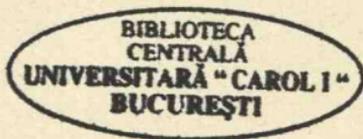
Moi d'abord... Mais peu vous importe de savoir pour qui je pleurais à douze ans.

Lui, — toujours attiré par l'irréel, — avait fini par découvrir dans le recueil des contes de fées un digne objet à ses amours. Il m'en fit un jour la confidence. Ce n'était (je vous le donne en mille!) ni la fillette au chaperon rouge, trop jeune quand le loup la mangea; ni la douce et naïve enfant, si magnifiquement récompensée, — car depuis, perles et diamants sortaient de ses lèvres avec la parole — pour avoir, sur le bord du chemin, donné à boire aux fées mendiantes; ni la sœur de Sœur-Anne, mélancolique châtelaine, qu'il eût été pourtant héroïque et beau de défendre contre son abominable époux; ni la Belle-au-Bois dormant cachée dans son château brodé derrière un impénétrable rempart d'arbres entrelacés et de ronces; ni l'adroite princesse que, grâce aux tours du Maître Chat, le marquis de Carabas épouse; ni celle encore à qui Riquet à la Houppe donna de l'esprit. Ce n'était pas davantage Cendrillon allant au bal en équipage dans une écorce de citrouille, avec six souris pour attelage et six gros lézards pour laquais; ce n'était pas davantage Peau-d'Ane, la radieuse Infante aux robes couleur de soleil et de lune. Quant à Griselidis, elle ne pouvait être en cause: les aventures de l'infortunée marquise de Saluces

manquant dans la Mère-l'Oie sur papier à chandelle que nous avait vendue un colporteur... Non! celle qu'il aimait, c'était... vous rappelez-vous le Petit-Poucet? simplement les sept filles de l'Ogre. — « Toutes les sept? — Toutes les sept. »

A cet âge, on n'y va pas de main morte! et ce surnois d'Estevanet me donnait, pour expliquer un tel choix, les plus convaincantes raisons. En vain lui faisais-je remarquer que le bon Perrault trace d'elles un portrait médiocrement flatteur : — « Ces petites ogresses avaient le teint fort beau parce qu'elles mangeaient de la chair fraîche comme leur père; mais elles avaient de petits yeux gris et tout ronds, le nez crochu, et une fort grande bouche avec de longues dents fort aiguës et fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étaient pas encore fort méchantes; mais elles promettaient beaucoup, car elles mordaient déjà les petits enfants pour en sucer le sang... » — Tout ça, répliquait Estevanet, c'est des bêtises. Perrault, sans doute, fut mal renseigné, ou bien il aura volontairement falsifié les faits pour excuser l'indigne conduite de son héros qui répond à l'hospitalité de la bonne ogresse en faisant égorger ses filles. — Elles avaient le teint fort beau...

1190



Tu vois que la vérité perce et qu'elles devaient être adorables, malgré ce que Perrault raconte de leurs yeux ronds et de leur nez crochu! — Elles n'étaient pas encore fort méchantes... Pourquoi cet encore? Et qui nous dit qu'elles ne seraient pas devenues, en grandissant, bonnes et douces comme leur mère?... » Là-dessus, Estevanet inventait un autre dénouement, prétendant le tenir de sa nourrice, dans lequel le Petit-Poucet et ses frères enlevaient les filles de l'Ogre, les épousaient et devenaient de grands seigneurs.

Il avait fini par me convaincre. Nous espérions bien, un jour ou l'autre, trouver le château de l'Ogre au fond d'un bois. Auquel cas, c'était convenu! Estevanet se réservant l'ainée, daignerait me laisser choisir parmi les autres. Et le soir, entre deux chimériques airs de guimbarde, nous rêvions aux sept jeunes ogresses, dans leur grand lit, roses, superbes et coiffées de couronnes d'or.

Nous nous étions perdus de vue, Estevanet et moi. Je le savais devenu peintre, faisant de l'Art à peu près pour lui seul: toujours sa façon de jouer de la guimbarde! Nul mieux pourtant

qu'Estevanet ne traduit la Parisienne d'aujourd'hui, corsage insolent, lèvres cruelles, et son charme doublement sensuel fait de chair saine et d'artifice.

Mais ces toiles d'un *modernisme* raffiné, perpétuelle glorification de la femme, ces légers croquis, fins comme des fleurs et vagues comme des symboles, restaient incompréhensibles au public...

Estevanet avait, disait-on, hérité. On lui prêtait des aventures.

J'appris un jour qu'il était mort.

Un ami commun m'introduisit dans son atelier. Sur les murs, sept portraits de femmes, — ou de filles si vous voulez! — toutes les sept se ressemblant par un même air de beauté indifférente et dure; et, dans le coin, un grand tableau recouvert d'un voile. « C'est celui, nous dit le concierge, auquel il travailla le dernier... La peinture est, paraît-il, fort belle, mais personne encore n'a su en deviner le sujet... » Dans un lit somptueux, ennuagé de riches tentures, sept femmes dormaient, les mêmes que celles du portrait : vermeilles, grasses, souriantes, une couronne d'or au front. Et, debout sur la pointe des pieds, pâle, retenant son haleine, et ses yeux

enfantins remplis de désir et d'effroi, le Petit-Poucet regardait.

Pauvre Estevanet! qui jusqu'à la fin avait cru à la bonté possible des ogresses!





*M*AIS, dit la Reine, il n'avait peut-être pas tort. Les Ogresses n'ont pas été suffisamment étudiées pour qu'on puisse se prononcer à cet égard.

— D'autant, fit René Maizeroy, que toutes les femmes ont un côté sanguinaire et passionné qui les relie en quelque sorte à la famille de l'Ogre. Elles ne mangent pas les petits enfants, mais les dévorent de caresses. Et leurs dents sont peut-être plus longues, quand il s'agit de leurs amoureux. Que ceux qui n'ont jamais senti la morsure de leurs dents d'émail lèvent la main ! Vous voyez que personne ne bouge.

— Sarpajeu ! voilà une belle peste d'argument ! fit la marquise Thérèse en sortant des bornes de la causerie modérée. Vous savez bien qu'on n'ose pas se mettre en avant dans une assemblée où le moindre prétexte suffit à vous faire demander une histoire. C'est comme si vous disiez : Que ceux qui pensent autrement que moi montent sur la colonne Vendôme. C'est trop haut, c'est trop loin, et vous ne prouvez rien du tout. Vous n'allez pas soutenir sérieusement le paradoxe auquel vous a entraîné le récit de M. Paul Arène.

— Madame, il y a fort à dire là-dessus, insinua Guy de Maupassant. L'un de mes amis est revenu absolument meurtri d'une campagne qu'il avait entreprise contre je ne sais quelle amazone. Il se trouva le lendemain absolument couvert de bleus, de ces bleus produits par le contact de petites dents blanches, mordant les gens même sans méchanceté et par un simple instinct naturel. « Mon ange, dit-il à l'Ogresse inconciente, quelle idée vous prend de manger ceux qui vous aiment ? — Je ne saurais m'en empêcher », répondit-elle. Et cet amant ne put échapper à un pareil supplice qu'en usant de représailles. Au premier bleu qui marqua les blanches épaules de la dame elle se désista de sa fantaisie, refoula ses instincts féroces ; depuis, cet heureux

*couple prouva au monde qu'on peut s'aimer sans se manger.*

— *Je persiste à penser et à dire, fit la Reine, que les reproches de cruauté qu'on peut faire à l'amour doivent s'entendre au figuré et qu'on ne se dévore pas si facilement que cela.*

— *S'il m'était permis, fit un poète, de remplacer une histoire par quelques vers sans prétention, vous pourriez penser autrement.*

— *Vous mourez d'envie de nous dire vos vers, répondit la Reine. Nous vous écoutons, pour vous apprendre à parler.*

*Un accord de lyre passa dans les rameaux des arbres de la serre, et le jeune homme nous dit les vers suivants, qu'il avait faits pour une dame dont l'appétit n'était pas aussi immatériel qu'on l'aurait pu croire au premier abord :*

*Le repas que tu veux faire  
Avec toi je le ferai ;  
Certe il aura de quoi plaire  
A ton caprice éthéré.*

*Tu me dis que dans la ville  
On a l'appétit glouton,  
Qu'on y méprise l'idylle,  
Qu'on y mange le mouton ?*

*De ces tendances charnelles  
Fuyons l'esprit bestial  
Pour aller, sous des tonnelles,  
Faire un repas idéal.*

*Loin des boulevards moroses,  
A l'ombre de verts bosquets,  
Nous mangerons des fruits roses  
Et frais comme des bouquets.*

*Je suis faible, — je suis homme, —  
Et, si tu le désirais  
Je dévorerais la pomme  
Dans laquelle tu mordrais...*

*— Ce repas, répondit-elle,  
Est encor matériel,  
Je rougis d'être mortelle  
Et je rêve d'Ariel.*

*Je suis femme, — je suis fière, —  
J'ai soif d'un idéal pur;  
Tes fruits sont de la matière;  
Je veux boire de l'azur...*

*Si j'excuse ton ivresse,  
C'est que ton accent, parfois,  
M'atteint comme une caresse :  
Je sens l'amour dans ta voix.*

*Mais tu tiens trop à la terre  
Par le lien des passions,  
Il te cache le mystère  
De mes aspirations.*

*Que le feu divin de l'âme  
De tes sens reste vainqueur ;  
C'est à cette noble flamme  
Que je livrerai mon cœur...*

*Au poète qu'elle enchaîne  
Ma dame parlait ainsi.  
A la jeune souveraine  
J'osai répondre ceci :*

*— Ne crains pas que je recule,  
Car Dieu m'a mis dans ta main ;  
Je brûlerai, comme Hercule,  
Ce qui me reste d'humain ;*

*Comme ce dieu de la fable,  
Je vais jeter au bûcher  
L'enveloppe périssable  
Que tu prétends m'arracher...*

*— Je veux, dit-elle, te croire,  
Mais, pour mieux m'en assurer,  
Donne-moi ton sang à boire  
Et ton cœur à dévorer...*

*— Vous ne vous en portez pas plus mal, dit la marquise Thérèse, et cela confirme ce que je disais tout à l'heure. D'ailleurs, les vers n'ont jamais rien prouvé.*

*— Ah ! madame, fit Catulle Mendès, je demande grâce pour les rimes. Il ne faut pas que la poésie soit compromise dans cette affaire. Si l'on accuse les fem-*

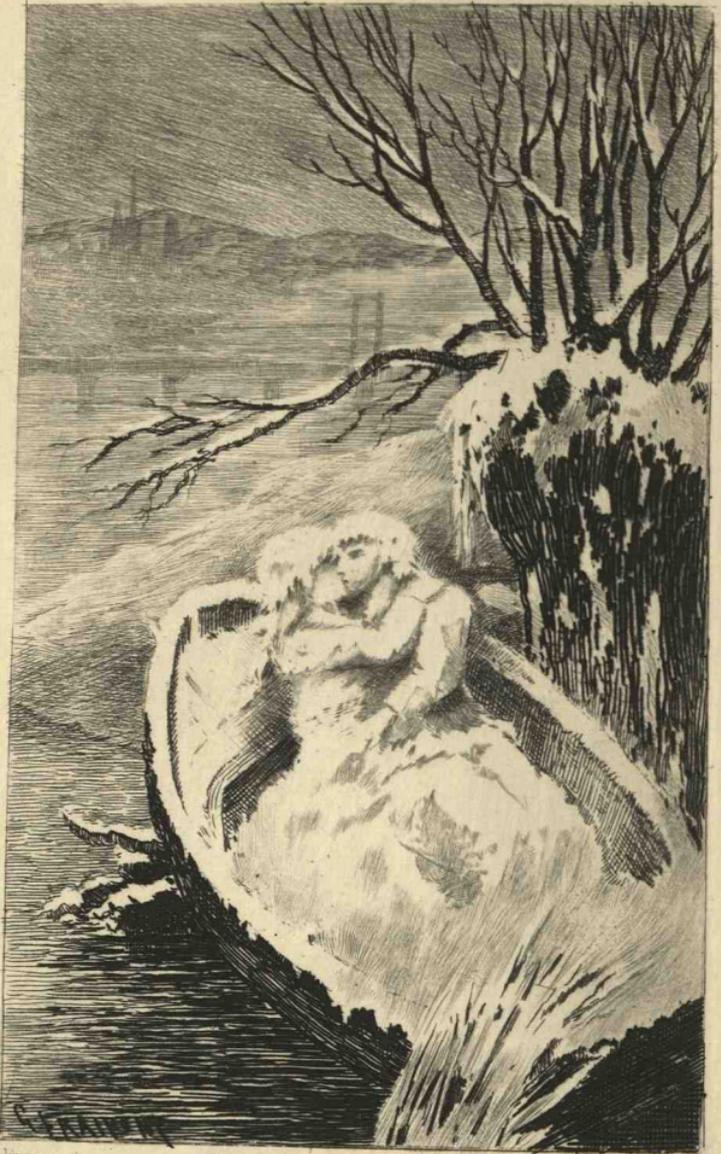
mes de nous manger un peu le cœur, c'est à cause de leurs lèvres rouges comme du sang frais. Mais il n'y a lieu ni de s'en émouvoir, ni de les en défendre. C'est notre affaire, après tout.

— Soit, dit la Reine, et pour clore la discussion, vous allez nous dire une histoire tranquille et de bon exemple, une histoire de chastes amours.

— Vous serez servie à souhait, dit Catulle Mendès; l'histoire dont je me souviens n'est pas seulement tranquille, elle est glaciale et vous en aurez un peu froid.

— Attendez qu'on ranime le calorifère, dit la Reine, car j'ai déjà le frisson. Maintenant vous pouvez commencer.

Le poète obéit.



Fraisont.sc.

Imp. Ch. Delâtre.

E. Dentu. Edit.

LES NOCES DE NEIGE

## LES NOCES DE NEIGE

E matin, dans la chambre encore froide où le feu s'allumait mal, un frisson que j'ai eu m'a fait songer à l'histoire de Vincente et d'Éloy. Égoïstes que nous sommes, il nous faut souffrir au moins un peu d'un mal pour être ramenés à plaindre ceux qui en souffrirent beaucoup ; lorsqu'on a la grippe, on est plein de pitié pour les gens atteints de pleurésie. Quant à l'histoire, elle est douce et triste. Ce fut sur le bord de la Seine, en amont de Rouen, qu'une fille de ferme, grasse et les manches retroussées, me la conta en s'essuyant

les yeux par instants du coin de son fichu de cotonnade rouge, pendant que des rouliers attablés çà et là heurtaient le grès des pots de cidre sous les branches claires des pommiers en fleurs. A mon tour, je vous la dirai, sans y rien mettre du mien. Si cela vous étonne de lire certains détails que Vincente et Éloy, hélas ! n'ont pu dire à personne, allez quereller la belle fille qui donne à boire aux passants, dans la cour de la ferme, en amont de Rouen. Hospitalier aux haltes, le lieu est frais et sain, et l'on voit, dans les écartements épineux de la haie, entre les fûts sveltes des peupliers, couler la belle Seine verte.

Du même âge, dix-sept ans, Éloy et Vincente s'adoraient. Ils ne se souvenaient pas plus d'avoir commencé à s'aimer que d'avoir commencé à vivre ; ils avaient cette tendresse dans le cœur comme l'air dans les poumons, comme le sang dans les veines, naturellement, depuis toujours. Leurs mères étant mortes, à deux jours d'intervalle, en les mettant au monde, ils avaient eu pour nourrice une voisine ; le même lait les avait faits presque jumeaux, mais jumeaux qui, n'étant pas frère et sœur, peuvent devenir mari et femme. N'avoir pour deux qu'un seul berceau, cela destine à n'avoir qu'un seul lit. Petits, ils n'avaient

jamais voulu jouer avec les autres garçons et les autres filles; elle n'était aise qu'avec lui, il n'était bien qu'avec elle; ils inventaient beaucoup de jeux où l'on n'a pas besoin d'être trois. Le père de Vincente et le père d'Éloy, vivant de leur pêche, habitaient sur le bord de la rivière des maisonnettes basses, presque pareilles avec leur unique fenêtre où grimpaient un rosier sauvage qui, l'été, mêlait ses églantines au chaume blond du toit; et ces masures, déjà si proches au milieu d'un jardinet commun, se penchaient un peu l'une vers l'autre ainsi que deux vieilles amies, avec l'air de vouloir n'être qu'un seul logis. Les enfants, dès le point du jour, n'avaient que trois pas à faire, — et ils les faisaient en courant! — pour se sauter au cou. « Bonjour, Vincente! — Bonjour, Éloy! » Puis, libres, ils s'en allaient ensemble, se tenant par la main, le long de l'eau. Les bonnes journées, toutes de rires et de douces querelles, où l'on se poursuivait d'arbre en arbre sous les saulaies, où l'on cherchait des nids de bergeronnettes entre les tiges vertes des vives, où, jupes et culottes retroussées, on se mouillait les jambes jusqu'aux genoux pour prendre avec la main les tout petits poissons qui frétilent et luisent sous l'eau comme un éparpillement de

fines aiguilles, où l'on revenait à la maison, les cheveux ébouriffés de ronces, les mains pleines d'herbes humides, déchirés, malpropres, essouffés, ravis! Et, le soir, haletants encore, tout roses sous leurs coiffes de nuit, en chemise déjà, ils se penchaient en avant des fenêtres pour échanger dans un dernier rire: « Bonsoir, Éloy! — Bonsoir, Vincente! »

Adolescents, leur amour resta enfant. Ils s'aimaient sans se dire: je t'aime; sans doute, ils n'auraient pas su le dire. Elle était bien jolie, quoique un peu grêle et pâle, avec ses petits yeux clairs de fillette qui rit, avec sa petite bouche de fleurette qui s'ouvre; mais Éloy ne songeait pas, ne voyait pas qu'elle était jolie; elle était Vincente, cela suffisait pour qu'elle lui fût chère. De même Vincente ne s'apercevait guère qu'il devenait un beau et fier garçon; elle pensait: « c'est Éloy, » pas autre chose. Jamais les méchantes langues, — certes il en est dans le pays normand! — ne purent tenir sur eux le plus petit propos. On ne les surprenait point, comme les autres amoureux, s'embrassant à la dérobée derrière les buissons, se séparant, effrayés, au moindre bruit de pas. Non, en plein jour, n'ayant jamais songé à cacher leur candide tendresse, avec la belle

effronterie de la parfaite innocence, ils se montraient ensemble, toujours, la main dans la main, mais un peu loin de l'autre; et, lorsque jouant et courant comme naguère, il arrivait que Vincente tombait dans l'herbe ou sur le bord de l'eau, Éloy la relevait très vite, inquiet, mais il ne la serrait pas trop longtemps contre lui. C'est ainsi qu'ils étaient très heureux.

Un malheur survint : à propos d'un saumon de grande taille, qu'ils avaient pêché ensemble, et que chacun voulait avoir tout entier, le père de Vincente et le père d'Éloy se querellèrent violemment; il y eut même des coups échangés; et la colère d'une heure, malgré les prières des enfants, devint une forte et durable haine : une haute barrière de planches fut élevée entre les deux maisons; Éloy et Vincente reçurent l'ordre formel de ne jamais plus se parler, de ne jamais plus se voir.

Ne plus se voir, ne plus se parler! Ah! bien, est-ce que c'était possible, cela? Ils crurent avoir mal entendu. Le lendemain, ils sortaient comme de coutume, l'air étant plein de soleil, pour s'en aller ensemble au bord de l'eau ou à travers champs : les deux pêcheurs, qui faisaient le guet, se jetèrent sur eux, avec des cris et des gestes

irrités, et les séparèrent brutalement. A partir de cette matinée, le père d'Éloy emmena son fils à la pêche avec lui, tous les jours, ne le quittant pas des yeux; chaque fois que le père de Vincente s'éloignait du logis, il enfermait sa fille dans la chambre d'en haut, à double tour. Oh! les pauvres petits! leur désespoir fut tel que les deux vieillards eux-mêmes, — pourtant cet âge est sans pitié, — éprouvaient quelques remords de les séparer ainsi. Mais ils n'avaient garde de se laisser attendrir; au bout d'un peu de temps, ils eurent la conscience en repos, parce que, maintenant, Éloy suivait son père à la pêche sans rechigner le moins du monde, et que Vincente ne pleurait plus en entendant tourner la clef dans la serrure. Quoi donc? Ils avaient cessé de s'aimer? Ils avaient oublié, déjà? Oh! que non. Puisqu'on les empêchait de se voir le jour, ils avaient trouvé moyen de se voir la nuit, voilà tout. Jamais personne n'a su comment ils réussirent à se communiquer leur projet, à combiner leur stratagème; mais il est certain que, chaque soir, après les pères endormis, Éloy et Vincente sortaient de leurs maisons, non par les portes trop bien closes, mais par les fenêtres, en s'accrochant aux branches grimpantes des rosiers. « Bonsoir, Vincente! —

Bonsoir, Éloy! » Puis ils gagnaient la rive, détachaient l'un des canots, et assis en face l'un de l'autre, les doigts entrelacés, pendant que la barque lentement suivait le fil de l'onde, ils se regardaient et se parlaient sous les bonnes étoiles.

Comme c'était alors le mois de juillet, la chaleureuse nuit, à peine rafraîchie au glissement vif de l'eau, les baignait de langueurs tendres; du silence où mourait au loin, pâmée, une voix de rossignol, de la solitude des rives où les lentes branches des saules se mêlaient avec des caresses d'enlacement, il leur venait des conseils de se parler plus bas, les lèvres plus près des lèvres, de se mettre autour du cou leurs bras alourdis d'une molle fatigue; et il y avait au-dessus d'eux, dans le ciel profond et doux, cette clémence qui permet. Mais eux, ils ne comprenaient pas les conseils de la nuit d'été; leurs mains, qui s'unissaient sans s'êtreindre, étaient tièdes seulement; même penchés un peu, et leurs fronts se touchant presque, l'haleine de l'un n'était sur le visage de l'autre qu'une exquise brise fraîche; leurs bouches, où le baiser ne savait pas éclore, étaient comme des roses en bouton, qui n'ont pas encore de parfum. Ce qu'ils disaient? mille choses banales, enfantines aussi; lui: que la pêche avait été bonne ce

matin, qu'un chaland, venant du Havre, avait failli heurter le Bateau-Abeille entre les quais de la ville, près du pont; elle : qu'elle avait trouvé dans la cheminée une petite hirondelle tombée du nid, que son père en rentrant l'avait grondée parce qu'elle n'avait pas fini de raccommoder le filet. Rien de plus. Ils étaient extasiés cependant, et de la chère nuit il leur restait, — quand ils étaient de retour au logis, — de quoi remplir de bonheur tout un morne lendemain.

Une fois, comme ils entraient dans la barque, il dit : « Tu aurais dû prendre un manteau. — J'ai eu peur, dit-elle, d'éveiller mon père en ouvrant l'armoire. » C'est que l'hiver venait, — cet hiver terrible de l'an passé. Pourtant le ciel était bleu, et ils s'assirent l'un en face de l'autre, comme de coutume, unissant leurs mains fraîches, avec des bavardages et des rires, tandis que la barque glissait dans le courant. Vincente frissonna. « Oh! tu as froid, vois-tu! — Un peu, oui. — Revenons? — Oh! non, dit-elle, assieds-toi près de moi seulement. » Ils parlèrent un peu plus bas, parce qu'ils étaient moins loin. L'azur peu à peu s'obscurcit. Des rafales dures tourmentaient l'eau, faisaient se heurter avec des bruits secs de cassures les branches dépouillées des

saules. Vincente frissonna encore. « Il faut revenir! dit-il. — Non, non, nous sommes si bien ici. Demain je pleurerais toute la journée, si je ne t'avais pas vu toute la nuit. » Bientôt le ciel fut comme une voûte grise, opaque, basse, lourde; et il ne faisait plus de vent; on eût dit qu'il allait tomber de la neige. Vincente, vêtue d'un petit surcot de futaine, claqua des dents. « Oh! revenons! revenons! répéta-t-il. — Je ne veux pas! Écoute, nous allons nous coucher dans le fond de la barque; comme cela nous aurons très chaud. » Ils s'étendirent, pas trop proches, et recommencèrent à parler. Ils avaient moins froid, vraiment. Mais voici que du ciel sombre et bas se mirent à tomber des rondeurs blanches; il y eut dans le cou de Vincente de la neige qui fondit en pleurant de l'eau glacée. « Oh! réchauffe-moi! » cria-t-elle, transie, et lui, alors, il la prit dans ses bras, violemment, la serra contre lui, sous sa veste refermée, la serra plus fort, car elle grelottait à présent, et pour la réchauffer de son haleine, il lui mettait ardemment la bouche sur le front, sur les yeux, sur le cou, sur la bouche! Cependant la neige à gros flocons tombait sur tout le fleuve, et sur les rives peu à peu pâlissantes, et sur les branches pendantes

d'où les flocons neigeaient une seconde fois. Pendant de longues heures la pesante blancheur descendit lentement, incessamment; et quand le jour gris se leva derrière les blêmes brumes, la terre prolongeait jusqu'à l'horizon la désolation pâle et déserte de l'hiver. Des gardes-côtes, qui se lèvent matin, aperçurent, échouée contre un tronc de saule, une barque où la neige dessinait deux corps grêles, enlacés. C'étaient Éloy et Vincente, morts de froid. Comme ils se tenaient embrassés encore, on voyait bien qu'ils s'étaient mariés cette nuit-là. Tout blanchis de neige avec des étincelles de givre, ils étaient deux petites statues couchées, bonnes à mettre sur leur tombeau d'époux.





*Les fronts s'étaient assombris. La Reine agita son éventail comme pour dissiper ces nuages.*

— *L'histoire est touchante et gracieuse, dit-elle, et ces deux amants font assurément très bien dans leur bloc de glace. Mais on a froid à la fois au cœur et dans le dos. Qui nous dira un conte capable de nous réchauffer? Sera-ce vous, monsieur Paul Hervieu? Vous avez l'humour des grands railleurs anglais; mais vous avez aussi la verve heureuse, le charme et la lumineuse fantaisie. Nous avons besoin de quelque voyage au soleil, en Italie, en Espagne, plus loin encore, sous les ciels resplendissants qui brûlent et enivrent.*

— *Hélas! Madame, dit l'auteur de Diogène le*

Chien, voyez comme les choses s'accommodent mal. Par une très naturelle association d'idées, le conte de Catulle Mendès m'a précisément remis en mémoire une aventure plus froide encore, car elle commence dans les pays les plus hyperboréens, dans une si glaciale contrée que les yeux des femmes ont peine à y garder leur lueur et que leurs lèvres y sont pâles comme des roses blanches.

— Palsambleu ! dit la Marquise, je ne sais d'où les poètes d'à présent prennent ce goût pour la neige...

— Eh ! qui ne l'aurait, dit Armand Silvestre, en voyant tant de belles épaules ?

— Et cette passion pour la glace.

— Hélas ! dit René Maizeroi, ne ressemble-t-elle pas au cœur imperturbable de nos amies ?

— Bon ! reprit la Marquise, nous n'en sortirons pas. Le mieux est d'écouter l'histoire de M. Paul Hervieu, et de nous résigner à grelotter encore.

Paul Hervieu, sur un signe de la reine, commença de conter.

# L'ESQUIMAU

---

## CHAPITRE PREMIER

### I

 u delà du cercle polaire arctique et du 70° degré de latitude, non loin de l'Alaska, sur la mer Glaciale, se trouve le village d'Irgonok.

L'hiver c'est un groupe d'une quinzaine d'iglous ou maisons de glace, en forme de grosses cloches où l'on pénètre en se mettant à plat ventre, par une étroite ouverture pratiquée au ras du sol.

Pendant dix mois de l'année, une couche de neige, épaisse au moins d'un mètre, couvre

toute la région. Dès les premiers jours de novembre et jusqu'à la fin d'avril, un sombre crépuscule s'abat sur les blancheurs éblouissantes de la surface terrestre et les éteint.

Parmi ces mornes espaces, les ours et les loups rôdent silencieusement, sous des aiguilles de glace plantées dans l'atmosphère par la force du froid.

Au mois de mai, le soleil réapparaît, pâle et enveloppé de brumes. Puis il arrive de l'horizon, en excitant son incandescence dans sa marche rapide.

En juillet, un été court éclate. Il brise la mer de glace et renverse les icebergs avec des fracas grandioses. Une flore vivace perce la neige et la colore. C'est un épanouissement des roses saxifrages sur le violet des anémones et la tête d'or des renoncules. Bientôt le dégel forme d'immenses marais autour des saules nains, dont verdissent les rameaux pendants. L'argile brune se couvre de marguerites des prés.

C'est le moment attendu par les habitants d'Irgonok pour planter, sur les éminences du sol ou bien autour des rochers moussus, leurs appareils de petits pieux taillés dans les arbres rabougris de la côte, et sur lesquels ils font reposer leurs tentes en peaux de bêtes.

Enfin les vents de septembre reviennent sécher le territoire de leur âpre souffle et préparent la place aux grandes neiges.

## II

Il y a quelques années, le prudent Seenteetnar venait d'être élu Ordonnateur des chasses et des pêches, Juge et Médecin d'Irgonok. Il gardait le dépôt des têtes de bois sacrées et pouvait donner, aux crânes de loups, les vertus protectrices.

C'était un homme dans la vigueur de l'âge, trappu et redouté, que l'une des deux factions de la tribu reconnaissait pour chef.

Car les soixante-douze habitants d'Irgonok ne s'étaient divisés qu'en deux factions.

Les partisans de Seenteetnar s'intitulaient avec orgueil Netchewuks, c'est-à-dire « phoques au nez en vessie. »

L'autre parti avec accepté la qualification de Netchuk (phoque commun) dont il avait été gratifié.

La dissension remontait à une époque éloignée

et avait déjà engendré plusieurs luttes à poings fermés. Elle reposait sur un motif assez futile en apparence : un principe de droit coutumier.

Les Netchuks voulaient que tout morse capturé appartînt à celui qui s'était donné la peine de le harponner, souvent au péril de sa vie. Les Netchewuks, au contraire, prétendaient en attribuer la propriété à celui que favorisaient les hasards de la trouvaille.

Les Netchuks se recrutaient parmi ceux qui, n'ayant pas de provisions en réserve, se trouvaient dans la nécessité de se livrer à des chasses perpétuelles, bien qu'elles ne dussent pas souvent leur profiter.

Dès qu'un Netchuck avait réuni un certain amoncellement de subsistances, il se faisait admettre parmi les Netchewuks et se contentait de guetter désormais, au bord de la plage, le gibier que ses anciens alliés étaient réduits à traquer au large.

Cette haine politique était surexcitée par un souvenir vivace.

Une fois, lors des grandes pêches d'été, un vaste kaïak de bois et de côtes de baleine avait gagné la haute mer, sous le commandement d'Okzenekjenwook, inspirateur des Netchuks.

Un deuxième kaïak, dirigé par le prudent Seenteetnar, attendait les résultats de la battue, en longeant le rivage.

Le premier équipage, ayant harponné un morse gigantesque, ne tarda pas à être attaqué à son tour par une troupe de ces braves animaux, ardents à secourir leur compagnon, qui réussirent à fracasser la barque sous l'effort de leurs mâchoires.

L'équipage de Seenteetnar se garda d'intervenir et contempla le désastre avec une impassibilité satisfaite.

C'est ainsi que de petits faits révèlent les génies variés des espèces.

Okzenekjenneook fut noyé avec tous les siens. Il laissait une femme déjà vieille, Ahlangyah, et un fils, le beau Toogoolor.

### III

Au moment où commence ce récit, par une obscure matinée de mars, le prudent Seenteetnar sortait de son iglou, lorsqu'en se relevant, il aperçut la sorcière.

Vêtue d'une robe flottante en peau de renard, les cheveux épars ainsi que ceux d'un homme, elle jetait des sorts avec ses bras décharnés et nus, sur la demeure du chef et sur ses attelages couchés dans la neige.

« — Ahlangyah, que veux tu? » demanda Seenteetnar, d'une voix rauque.

Sans répondre, la sorcière murmurait une incantation. Elle se mit à psalmodier des paroles qui n'avaient pas de mesure.

« — La barque a creusé un large trou dans la mer; et les Netchuks y sont descendus;

« Ils rament ensemble sous les eaux et tournent avec vitesse;

« Ils n'ont pas peur des squales et jamais ils ne se fatiguent,

« Parce qu'ils sont morts;

« Ils dérangent les saumons bleus et les cow-esilliks; et ceux-ci remontent à la surface où les Netchewuks les capturent;

« Mais ils tournent toujours en ramant plus vite, sans avoir besoin de nourriture,

« Parce qu'ils sont morts.

« Ils créent les tourbillons en enroulant les eaux de la mer;

« C'est pour faire sombrer leurs ennemis, les

« fils de ceux-ci et les fils des fils; ils n'ont pas  
« de pitié,

« Parce qu'ils sont morts. »

« — J'ordonne que tu te taises, sorcière! »  
s'écria Seenteetnar en la menaçant d'un crochet  
aigu.

Ahlangyah fixa sur lui ses yeux rouges, et elle  
éclata d'un rire lugubre qui fit aboyer les chiens.  
Puis, elle s'enfuit brusquement, en appelant avec  
frayeur :

« — Toogoolor!... Toogoolor!... »

Le prudent Seenteetnar, qui attribuait un mau-  
vais présage à toutes les rencontres, rentra  
chez lui.

#### IV

En ce temps-là, le beau Toogoolor devait  
avoir vingt ans. Il n'aurait pu dire lui-même son  
âge d'une manière exacte, d'abord parce que les  
Irgonokoïsis n'ont pas d'état civil; ensuite, parce  
qu'ils ne savent pas compter au delà de dix,  
n'ayant imaginé d'autres chiffres que les doigts  
de leurs mains.

Toogolor n'était pas un chasseur émérite ni un artisan renommé.

Il apportait bien une réelle conscience à tendre des pièges aux jeunes rennes et aux loutres marines; mais, en cas de déconvenue, loin de se lamenter comme ses concitoyens et de formuler des imprécations contre les ruses de ses adversaires, il s'en émerveillait.

C'est que, par une notion intime et confuse, il était sensible aux manifestations de l'intelligence.

Il s'était efforcé, sans succès du reste, d'améliorer la structure des embarcations.

Il inspirait, en outre, des sarcasmes à ses ennemis pour s'être construit une demeure sur le modèle des iglous des ours, qui lui semblaient plus habilement conçus que ceux des Esquimaux.

Toogolor s'entendait surtout à rouler des idées dans sa tête ronde, et à les exprimer en faisant des gestes. Il était le seul de sa tribu qui eût des rêves, la nuit.

On pense bien qu'avec cette façon de se comporter, il n'assurait guère ses moyens d'existence; mais il recevait quelques secours des Netchuks qui, depuis la mort de son père Okzenekjenwook, reposaient toutes leurs espérances sur son avenir.

Aux appels désespérés de sa mère, Toogoolor s'était avancé dans la direction indiquée par la voix, à travers la brume.

« — Qu'est-il arrivé, femme? » demanda-t-il.

« — C'est une chose grave, répondit Ahlangyah essoufflée; Seenteetnar a voulu me frapper. »

« — Bon! murmura Toogoolor; je l'enfermerai dans sa retraite, ainsi que son épouse, avec un feu de graisse et de bois vert. »

« — Bien parlé, Netchuk! » exclama la vieille, en montrant ses dents jaunes.

Toogoolor, après avoir réfléchi, continua :

« — J'attendrai, pour suffoquer cette famille, le moment où la petite Ilnik sera sortie. »

La sorcière ne répliqua point. Elle soupçonnait la passion de son fils et n'osait ouvertement la combattre.

Toogoolor et Ilnik s'étaient connus dès leur enfance, et, sans prendre souci de la rivalité de leurs castes, ils avaient continué à se voir en cachette. Ils en étaient venus à concevoir l'un pour l'autre de tendres sentiments.

Quand la température montrait quelque clémence, les jeunes gens se trouvaient à des rendez-vous discrets et lointains, derrière les vastes icebergs ou sur la pente des glaciers.

C'était pour s'y conter des choses naïves et peu variées.

De peur d'être saisis par le froid, ils s'étaient accoutumés à danser en cadence, sur un rythme qu'ils chantaient. Les mains posées mutuellement sur les épaules, ils se balançaient en sautant de temps à autre, avec de gracieuses pirouettes.

De la sorte, leur amour avait grandi.

En rentrant à plat ventre dans son iglou, le prudent Seenteetnar proférait des menaces.

Son épouse préparait, pour le prochain repas, un foie de veau marin accommodé avec des feuilles de saules fermentées. Dans une sorte d'alcôve, assise sur une litière de poils et de varech, la petite Ilnik, avec une aiguille d'ivoire, exécutait un travail de couture, à la lueur de deux lampes d'huile de baleine. Trois enfants nus bataillaient autour d'elle.

« — Il faudra, s'écria Seenteetnar, que je fasse respirer de la fumée à cette sorcière. »

Et le chef raconta dans quelle attitude il venait de surprendre Ahlangyah. Il reprit :

« — Qui donc me débarrassera de Toogoolor et de sa mère ? » Ilnik se leva en frissonnant.

« — Père, dit-elle doucement, je suis votre  
« esclave soumise. Je ne songe pas à défendre  
« les crimes de la vieille Ahlangyah et vous  
« pouvez la traiter d'une façon sévère. Mais si  
« mes supplications ne vous sont pas indiffé-  
« rentes, vous épargnerez en toute circonstance  
« le beau Toogoolor que j'ai choisi pour mon  
« époux. »

Le prudent Seenteetnar regretta subitement d'avoir fait connaître ses pensées; car il voyait bien que sa fille parlait avec résolution. Il fit un effort pour sourire et, sans répondre, regarda fixement Ilnik.

Celle-ci levait, avec angoisse, ses jolis yeux noirs relevés à la chinoise. Son teint cuivré brillait d'une animation extraordinaire, sous sa chevelure de jais nouée en touffe épaisse. Elle portait des bottes mignonnes de cuir de phoque, des bas en fourrure de renne et une petite culotte en peau d'ours. De sa chemise en renard bleu, serrée à la taille par une lanière, tombait une queue souple et battant les talons.

Ilnik, ayant mis la main sur son cœur, s'enfonça dans l'ombre de la couche commune et fondit en larmes.

## CHAPITRE II

### I

Aux premiers jours d'avril, plusieurs Européens passèrent en traîneaux à Irgonok. Leur navire hivernait à une grande distance dans l'Ouest.

C'étaient des savants taciturnes et résolus qui, depuis plusieurs années, cherchaient une piste. Ils avaient reçu du gouvernement anglais, la mission de secourir une expédition précédemment organisée par le gouvernement russe pour découvrir un détroit qui n'existait pas.

Par cet événement insolite, le village fut mis en émoi.

Les voyageurs, qui avaient le désir de recueillir des renseignements et de se procurer des

pièces de conviction, se mirent en mesure d'exciter des convoitises. Ils déballèrent des vêtements de laine, des montres avec leurs chaînes à deux sous, des paquets de tabac, quelques fioles d'eau-de-vie.

Autour d'eux, les Esquimaux, sans distinction d'âge, de sexe ni de foi politique, se bousculaient pour obtenir une part des libéralités. Ils apportaient, de leur côté, des boutons de manchettes, des morceaux de toile fine, des sextants et des couteaux de poche qu'ils avaient acquis par industrie personnelle ou par héritage. C'étaient des objets dérobés dans les cairns où sont ensevelis tant d'explorateurs des régions arctiques.

Aussi les transactions eurent-elles un marché très animé.

Seul, le beau Toogoolor n'eut rien à proposer en échange, parce qu'il n'avait jamais violé de sépulture.

Il s'approcha néanmoins du groupe formé par les étrangers et les regarda avec avidité.

Ceux-ci, lui voyant les mains vides, crurent qu'il venait mendier et ne lui accordèrent aucune considération.

Après un repos de quelques heures, les Anglais repartirent au galop enragé de leurs chiens.

## II

Pendant une semaine, la petite Ilnik ne reparut point. Toogolor, l'âme en proie aux plus sombres inquiétudes, parcourut les lieux divers où ils s'étaient jusque-là rencontrés, mais partout ses recherches furent infructueuses.

Il songea bien à pénétrer hardiment dans la demeure de son amante; mais la réflexion lui fit abandonner le projet d'une tentative qui aurait pu exposer cette dernière au courroux paternel. Il n'osa davantage interroger aucun de ses concitoyens, à cause de leur malveillance instinctive pour toutes les questions de sentiment.

Enfin, le huitième jour, sans forces et désespéré, Toogolor se coucha dans son iglou, avec l'intention de ne plus se relever.

La sorcière Ahlangyah, inspirée par la tendresse maternelle, lui tenait des propos consolants. Elle assurait à Toogolor qu'Ilnik le méprisait, et que cette fille, rusée comme les loups, lui préférerait le robuste Adelekok ou Narleyow qui possédait au delà de dix rennes.

A plusieurs reprises, Toogolor avait soulevé ses paupières et jeté sur la vieille des regards terribles. Celle-ci avait reculé son escabeau en ricanant, comme c'était sa coutume, lorsqu'elle avait peur.

Ahlangyah, s'étant dirigée vers un garde-manger en cuir, y prit une petite fiole plate qui contenait de l'eau-de-vie et une assiette de bois couverte de sang gelé. Avec un ton de prière, elle murmura :

« Soutiens, mon enfant, les forces de ton corps ;  
« bois la liqueur des étrangers. Elle donne le  
« courage et chasse les tourments ; elle est plus  
« chaude que l'haleine des jeunes filles et sèche  
« bien des larmes. »

Au moment où la sorcière achevait cette phrase un léger grattement fit tourner la tête du Netchuk vers l'orifice de l'iglou.

Sous la tenture en peau de phoque soulevée avec précaution, la petite Ilnik apparut. Toogolor se redressa d'un bond et, saisissant à deux bras la jeune fille confuse, couvrit de baisers son visage sans trouver de paroles.

Tout à coup il se rappela que sa mère était présente et, se retournant vers cette dernière, il lui dit d'une voix dure :

« — Va-t'en ! »

Comme elle ne bougeait point, il fit un pas vers elle. Alors la vieille Ahlangyah s'enfuit au dehors, en poussant des éclats de rire épouvantés.

Le beau Toogoolor revint vers Ilnik et, l'ayant assise à ses côtés, se mit à lui adresser des reproches impitoyables sur sa disparition.

La jeune fille s'excusa dans un court récit :

« Les étrangers venus récemment avaient eu  
« la fantaisie de lui acheter ses guêtres. Certes,  
« pour rejoindre son bien-aimé, elle n'aurait  
« pas craint, jambes nues, de parcourir la neige.  
« Mais sa mère l'avait empêchée de sortir, avant  
« qu'elle se fût confectionné des chaussures nou-  
« velles. Le temps est long pour préparer une  
« peau, et les fils en nerf de renne sont faciles à  
« rompre. »

Toogoolor avait écouté en hochant la tête, et sa sérénité était revenue.

— « Au moins, fit-il, les étrangers t'ont laissé  
« un généreux cadeau ? »

Ilnik sourit d'un air entendu. Elle fouilla dans la poche de sa culotte, et en tira un jeu de cartes qu'elle étala triomphalement.

Toogoolor eut un cri d'admiration.

Ce n'était pas du reste un jeu de cartes grossier comme en livre la régie française.

Au lieu des rois aux visages uniformes, incultes et sans expression; au lieu des reines blafardes, dépourvues de dignité et couronnées sur l'oreille; au lieu des valets à la physionomie ahurie et ingrate, c'étaient des monarques solennels, couverts de velours et de broderies, armés de glaives, rasés de frais ou relevant en croc leurs moustaches bleues; c'étaient aussi des dames au teint rose, douées de sourires et de regards variés; des pages aux cheveux d'or, avec des mines intelligentes, ambitieuses et hardies.

Toogolor, qui se livrait volontiers aux suppositions, émergeilla de son génie la petite Ilnik.

Il exprima l'avis que ces images d'êtres surnaturels, à deux têtes, représentaient les dieux que les gens du Sud adorent; et emporté par sa poésie native, il leur attribua le pouvoir de vaincre la maladie, d'étouffer les remords, de consoler des trahisons et d'apporter la richesse à ceux qui savent se les rendre favorables.

— « Quant à l'infortuné que ces dieux ont  
« en haine, reprit-il avec un geste prophétique,  
« ses amis l'abandonnent, son épouse le frappe,

« sa demeure s'écroule, ses mains se mettent à trembler et ses yeux se vident... »

Émue par ce tableau sinistre, la petite Iignik appuya son corps à celui de Toogolor et pencha sa tête sur la poitrine du jeune homme, dont la voix s'éteignit.

C'était la première fois qu'ils se trouvaient seuls, ensemble, sous un abri sûr et protégé du froid. Envahis par des curiosités instinctives, ils subissaient peu à peu l'attraction des sexes.

Sans échanger de paroles, comme de jolis animaux couverts de poils doux et brillants, ils en vinrent aux caresses licencieuses et aux extrémités de la passion.



## CHAPITRE III

### I

En juillet, une expédition américaine parvint un soir à Irگونok. Elle était à la recherche des Anglais venus trois mois auparavant à la découverte des Russes, et dont on était depuis deux années sans nouvelles, à la Société Royale Géographique de Londres.

Cette mission se composait d'un capitaine baleinier, d'un interprète et de quatre hommes d'équipage.

Parmi ces derniers, se distinguait un individu de mœurs irrégulières et du nom de Franck Outlaw.

Tour à tour pharmacien, directeur de banque, écuyer de cirque, gardien de cimetièrre, chef de

train, somnambule et professeur de maintien, cet homme avait en outre trouvé le temps nécessaire pour faire un séjour d'une durée convenable dans chacune des maisons de force que possèdent les trente-huit États de l'Union.

Un jour de misère noire, à New-York, lassé par les tracasseries de la police, il s'était adressé à une Société de bienfaisance qui s'occupait des malfaiteurs sans place jusqu'à leur arrestation. Par les soins des Dames patronnesses, il avait été installé comme cuisinier à bord d'un navire en partance pour la mer Glaciale; et c'est ainsi que sa destinée l'avait conduit à Irgonok.

Avec son esprit actif et fertile en inventions, Outlaw ne pouvait être satisfait de pratiquer les accommodements de grossières salaisons, ni de mettre à bouillir des eaux grasses. Aussi avait-il cherché le moyen de faire produire à son voyage des résultats lucratifs.

A peine descendu de son chariot, Franck chargea l'interprète d'aller quérir le premier magistrat de la tribu. Quelques instants après, le prudent Seenteetnar arrivait, et un long conciliabule s'ensuivit entre les trois hommes, qui s'appliquèrent mutuellement à se tromper d'une manière indigne. Ils ne se séparèrent qu'après avoir convenu

d'un rendez-vous pour le lendemain, chez le chef.

Les voyageurs se logèrent ainsi qu'il leur fut possible chez les habitants; et Seenteetnar rentra dans sa demeure, pour y dormir d'un sommeil agité.

Dès le matin, les négociations reprirent et l'accord se fit aux conditions suivantes :

Seenteetnar s'engageait à fournir un Esquimau adulte et bien portant à Franck Outlaw qui l'emmènerait à sa suite.

En retour, ce dernier récompenserait le concours du chef par l'abandon de trois boîtes de conserves, d'une pipe en terre, d'une gourde d'eau-de-vie et d'un foulard jaune où se trouvait imprimé le plan de l'exposition de Philadelphie.

L'interprète avait passé sous silence la gourde qu'il se réservait.

## II

Le prudent Seenteetnar était en proie à une perplexité. La pensée lui était bien venue de tirer parti de la circonstance pour se défaire du beau Toogolor, à d'aussi avantageuses conditions.

Mais les usages ne lui permettaient pas d'user de violence envers son rival.

Chez les Esquimaux, le droit à la patrie est sacré.

Ces hommes simples ignorent les pratiques de l'ostracisme et du bannissement ; jamais un des leurs n'a été à la transportation dans les pays civilisés.

C'est pourquoi Seenteetnar, après une méditation profonde, résolut de recourir à la ruse et d'exploiter la passion amoureuse du Netchuk.

Assisté de ses deux complices, il alla le trouver impudemment.

Très surpris par la visite de son ennemi, Toogolor entra d'abord dans une colère violente, lorsque celui-ci lui en eut expliqué le motif.

Mais le prudent Seenteetnar le calma doucement au moyen de flatteries discrètes et par des allusions au rôle prochain que la destinée politique réservait au jeune homme.

Il lui vanta, malgré son ignorance et avec l'aplomb qui résulte de l'âge, la science mystérieuse des étrangers ; et il ajouta :

— Tu apprendras à leur contact des recettes inconnues, et tu reviendras, dans Irgonok, avec la puissance et la renommée.

Toogolor restait silencieux et grave.

Seenteetnar, encouragé, fit un effort suprême ; il dit :

— Je connais ton amour pour Iignik ; mais la naissance et des raisons de famille vous séparent à jamais. Pourtant, si tu accomplissais le devoir que je viens de te tracer, j'attendrais ton retour pour la marier et je consentirais à ce qu'elle te choisît pour époux.

A cette perspective radieuse et lointaine, le petit Esquimau ne put réprimer un soupir. Il appuya la paume de ses mains sur ses joues colorées et se laissa choir en gémissant.

Alors Franck Outlaw se prit à l'exhorter avec l'énergie qu'il avait apportée à toutes les entreprises de sa vie. Comme jadis, lorsqu'il lançait des affaires véreuses dans le Connecticut, il exposa un boniment superbe et si chaleureux que ses paroles traduites gardaient encore, dans la bouche de l'interprète, une réelle éloquence et une force de persuasion.

Peut-être fit-il pénétrer, en cette âme obscurcie par les nuits du pôle, mais avide de connaître et généreuse, une notion vague de l'existence des grandes villes, de la lumière électrique, du système représentatif, des institutions de crédit et de la vaccine.

On n'aurait pu le savoir. Toujours est-il que les bourreaux penchés sur leur victime en obtinrent un murmure de soumission.

Pour gage solennel de cette promesse confuse, le prudent Seenteetnar se fit remettre le sac d'amulettes, avec les trois pierres plates, que Toogolor portait au cou.

Quand il eut été laissé seul, le Netchuk éclata en sanglots pressés et sonores; et, dans des bégaiements, il criait :

— Oh! ma petite Ilnik!...

### III

Le moment du départ arriva bientôt.

C'était un matin, dans le temps du soleil et des fleurs. La maison de glace de Toogolor achevait de fondre, et bientôt il ne devait plus rester rien de cet asile de tant d'amours.

Lorsque Franck Outlaw vint remettre à Seenteetnar le prix de ses services, il trouva le chef paisible en compagnie d'Ilnik, dont le visage était inondé de larmes. Toogolor, qui avait revêtu son plus somptueux costume, la soutenait, prêt à défaillir lui-même.

Franck, dont le génie commercial était toujours en éveil, demanda immédiatement, par gestes, à Seenteetnar de lui céder sa fille; et il lui offrit, en échange, la lorgnette de son capitaine que ce brave officier lui avait confiée.

Les yeux du patriarche brillèrent de convoitise à cette proposition magnifique; mais il réfléchit que cette nouvelle combinaison réunirait les deux amants; et l'aveuglement des passions Netchewukes l'emportant sur les conseils de la raison, il fit un signe de refus.

Les adieux de Toogolor et d'Illinik s'effectuèrent dans une douleur tragique; mais cependant chacun d'eux gardait au cœur des souvenirs inaltérables et la flamme de l'espérance.

Les attelages de rennes furent dirigés vers la côte, dont ils allaient continuer à parcourir les sinuosités. Une vieille femme, échevelée, les suivait en riant à perdre haleine.

Sa poursuite extravagante dura pendant dix heures; puis, exténuée, elle s'arrêta devant un gouffre béant, au milieu des anfractuosités de la glace. Elle appela par trois fois : — Okzenekjenwook!..., et, après s'être penchée pour entendre une réponse, elle entra satisfaite dans l'éternelle nuit de la mort.

## CHAPITRE IV

### I

Le Jardin d'Acclimatation est un parc élégant, situé dans le Bois de Boulogne, pourvu d'arbres bien taillés, de cours d'eau et de groupes en plâtre.

Sa désignation lui vient sans doute de ce que les Parisiens y mènent leurs petits enfants pour les acclimater au bruit terrible des concerts en plein vent et aux bousculades de la foule, pendant les grandes chaleurs de l'été.

Dans cet établissement, on apprend à la jeunesse l'art de monter le chameau, l'éléphant et l'autruche, comme si cela pouvait servir dans la suite.

Grâce à des efforts constants, on y réussit assez bien l'élevage des espèces répandues dans nos

régions : les cerfs, les chiens, les moutons, les paons, les canards, etc.

Par-ci par-là, dans le jardin, on voit encore ruminer un bison qui a la vie dure; un vieux kangaroo, sauter; ou un maigre lama, cracher.

L'idée d'exhiber à l'état captif, dans un léger treillage de laiton, le plus indépendant et le plus singulier des mammifères, c'est-à-dire l'homme, devait nécessairement venir à une administration soucieuse de réaliser tous les progrès et d'accroître sa prospérité.

Évidemment, le Comité zoologique pouvait se contenter d'offrir à la curiosité publique des spécimens d'Auvergnats et de Tourangeaux qui auraient eu, pour le moins, autant de titres à figurer au Jardin d'Acclimatation que les chèvres de leurs plateaux ou les gallinacées de leurs plaines.

Si le goût du jour était à des variétés plus rares de l'espèce humaine, il suffisait de promettre aux exposants les deux repas par jour pour faire accourir sur leurs poignets les culs-de-jatte de la cour des Miracles, pour attirer les Landais sur leurs échasses, les Crétins du Valais et les Albinos d'Afrique.

Mais nous vivons à une époque de science pratique et de civilisation raffinée qui comporte

d'autres exigences. Cela fut parfaitement reconnu en Conseil; et, après des recherches actives, on aboutit à un de ces résultats qui déconcertent la critique.

Certain barnum américain venait d'acquérir un Esquimau tout harnaché, au prix de mille dollars. La Société française se fit céder, pour un an, le droit d'exhibition, avec faculté de reproduire le sujet par le dessin ou la photographie.

Au printemps de 18.., une nuée d'affiches jaunes, rouges et blanches venaient s'abattre sur les murs de Paris et de la banlieue.

Elles portaient, au-dessous d'une face d'homme bestiale, avec des cheveux de noyé, ces simples renseignements :

## ESQUIMAU

### JARDIN D'ACCLIMATATION

Bientôt la quatrième page des journaux, l'intérieur des omnibus, les kiosques des boulevards et les tables des cafés recevaient la même vignette, composée avec un art exquis pour inspirer le dégoût, l'horreur et la curiosité.

## II

C'est le dernier dimanche du mois de juin que Toogoolor fit son apparition en public.

On l'avait installé dans le plus beau parc, et il avait la jouissance d'une cabane aussi grande que celle du tapir.

La lourde chaleur du soleil le faisait cruellement souffrir, car il avait dû conserver ses fourrures polaires. Le public, toujours en méfiance, n'aurait pas admis qu'on pût être à la fois Esquimau et vêtu de coutil.

Toogoolor se disposait à s'étendre à l'ombre, sur quelques touffes d'herbes, lorsqu'un gardien l'invita, par signes, à marcher autour de son enceinte près de la haie profonde des spectateurs.

Le début de Toogoolor faisait recette. La multiplicité des réclames avait causé, chez les Parisiens, une préoccupation banale; et même quelques discussions scientifiques avaient été suscitées de la sorte, entre des gens graves qui échangèrent des mots vifs.

Aussi une marmaille joyeuse, bruyante et pomponnée se faufilait au premier rang, en écrasant sans retenue les pieds des grandes personnes.

Il y avait là des ménages pauvres et des familles riches, des pensionnats de jeunes Anglaises, des militaires avec leurs gants de coton blanc, des élèves de Sainte-Barbe, des frères de la doctrine chrétienne, des paralytiques traînés en voiture, etc.

Ce monde tenait des propos variés, imprévus, naturels ou stupéfiants. Les uns soutenaient que les Esquimaux étaient anthropophages et qu'ils se jetaient sur les voyageurs, comme les ours blancs ; d'autres cherchaient des ressemblances entre Toogoolor et les gens qu'ils connaissaient.

On prétendait aussi qu'il ne se laissait approcher que par celui qui lui apportait sa nourriture.

Un de ces farceurs, qui abusent les foules, désignait un marin venu là par hasard, en disant : — Voilà celui qui l'a pris.

Par dessus le treillage, un bébé joufflu jetait des morceaux de mie arrachés à son énorme pain de seigle, et ses parents riaient en s'attendrissant.

Enfin un gamin des faubourgs, au moment où

le regard morne de Toogolor croisa le sien, lui cria :

— Ça t'épate, mon vieux !

Oui, cela l'épatait, effroyablement.

Ainsi, c'était pour exercer cette profession dégradée par la concurrence d'animaux inférieurs, qu'il avait quitté sa patrie et tout ce qu'il aimait !

C'était pour la distraction de ces spectateurs indifférents et impitoyables qu'il s'était confié loyalement à des étrangers sans crédit reconnu dans Irgonok ; qu'avec un héroïsme obscur et digne qu'on le méditât, il avait affronté le mystère des locomotives monstrueuses et du steamer qui disparaît sur les océans mobiles !

Les péripéties de cette triste journée suggérèrent au jeune homme des réflexions qui anéantirent presque en son cœur, déjà épuisé par les angoisses de la solitude morale, les rêves d'amour heureux, de grandeur civique et de retour triomphant.

Heureusement, il se coucha, le soir, avec une insolation dont la fièvre divertit un peu ses noires idées.

## CHAPITRE V

### I

Pendant trois mois entiers, Toogolor intéressa de nombreux visiteurs. Il marchait tout le jour, sans même qu'on le lui enjoignît, avec le pas leste et brusque des fauves qui sont tombés dans un piège. En revanche, il prenait peu d'aliments et dépérissait.

Sa raison s'était considérablement affaiblie; mais on ne pouvait le soupçonner, car personne n'était en état de tenir une conversation avec lui.

Toogolor avait pourtant un ami, son voisin le phoque.

Quand tout le personnel du Jardin d'Acclimatation le croyait endormi, l'Esquimau sortait par la fenêtre de sa cabane, et, escaladant le treillage, il allait trouver cette bête qui était comme lui un

Netchuk, un phoque commun, le dernier partisan qui lui restât !

Couchés tous deux à plat ventre, sur un tertre de gazon à côté du bassin, ils s'entendaient.

Toogolor sifflait tout bas, à son camarade, les airs du pays natal et contait ses malheurs, dans un style sobre. Il demandait conseil.

Le phoque écoutait sans impatience, les pattes croisées, en regardant au clair de lune son interlocuteur, avec de gros yeux, attentifs et doux.

De la sorte, les nuits s'écoulaient rapidement. Une fois même, Toogolor fut surpris par une ronde matinale. C'est qu'il avait voulu terminer au phoque le récit des canailleries de Seenteetnar et lui confier les tendresses d'Illignik.

Il fut, du reste, réintégré dans son enceinte sans avoir à souffrir de brutalités. Les gardiens étaient bienveillants pour ce pensionnaire dépourvu de tout vice, qui ne donnait pas de coups de tête ni de ruades, et ne mordait personne.

Pour fournir un excellent prétexte à la réclame, Toogolor fut conduit un soir à l'Opéra. Deux cornacs le firent grimper aux troisièmes galeries et s'assirent à ses côtés. On jouait *le Prophète*.

L'Esquimau n'avait manifesté aucune admiration, en présence du grand escalier et de l'éclair-

rage à giorno de la salle. Car ces étages lui paraissaient aussi pénibles que d'autres à gravir, et la lueur du gaz fatiguait douloureusement ses yeux sauvages.

Mais, dès le commencement du spectacle, ses oreilles et ses yeux se tendirent, et il aspira fortement la musique par ses narines dilatées.

Soit qu'il trouvât un sens aux gestes pathétiques des acteurs, soit qu'il interprêtât les sons émis par eux avec des voix chaudes et pénétrantes, Toogolor comprit que les amours de deux jeunes gens étaient contrariées par le chef d'une tribu. Il se passionna pour leur cause, et, faisant un retour sur lui-même, il en vint à pleurer.

Peu à peu, devant ses prunelles obscurcies par les larmes, un mirage s'étendit. Au lieu des héroïnes inconnues Bertha et Fidès, il crut apercevoir distinctement la petite Ilignik et la vieille Ahlangyah.

Au décor des patineurs, ce tableau d'un paysage neigeux et glacé grandit encore l'hallucination de Toogolor. Il se leva, en tendant les bras et en balbutiant, avec force, des paroles émues dans sa langue bizarre.

Ce fut un scandale, et des protestations forcées s'élevèrent de toutes parts.

En effet, parmi tant de traditions qui vont se perdant, le peuple a encore le culte du silence au théâtre, autant que dans la chambre des morts.

Toogolor violemment tiré par ses deux compagnons les regarda, l'un après l'autre, avec stupeur, et, revenu à la réalité, se rassit paisiblement.

## II

Les chagrins, la fatigue, les privations volontaires, le changement de climat et les nuits passées dehors auprès du phoque avaient donné au Netchuk le germe de la phthisie pulmonaire.

Cette grave maladie fit, en automne, des progrès rapides. Cependant Toogolor, par une notion instinctive du devoir professionnel, ne voulut pas suspendre son service.

On put le voir encore, pendant le mois d'octobre, marcher sans trêve dans son enceinte, sur les feuilles jaunies des arbres dénudés.

Les visiteurs se faisaient plus rares, de jour en jour; et les enfants sages tourmentaient leurs mams pour des distractions nouvelles.

Toogolor voyait bien que son modeste rôle touchait à sa fin, et il pensait l'avoir tenu honorablement. Selon l'habitude des poitrinaires, il s'abusait sur sa position et renaissait à l'espérance.

Il bâtissait des plans de retour et ne s'inquiétait pas des obstacles. Parfois il reconqu Coastait tant de confiance en l'avenir qu'il s'abandonnait à un rire silencieux, entrecoupé par une toux sèche.

Il préparait les explications qu'il aurait à fournir là-bas, sur l'emploi de son temps d'absence; et, avec une rouerie naïve, il composait des récits mensongers où il accomplissait de grandes choses.

L'image de la petite Ilignik était toujours présente à son esprit. Il avait arrêté la liste des cadeaux de noce qu'il lui rapporterait. C'était de la vaisselle, un bahut, deux chaises de paille, l'éléphant et de la pommade. Il emmènerait aussi le phoque pour ne point laisser de regret derrière lui.

Un matin, ses forces défaillantes ne lui permirent plus de se lever. Toogolor accepta cette épreuve comme un temps de repos nécessaire, avant son grand voyage.

L'agonie sereine dura quelques jours. A mesure qu'approchait la mort, le jeune homme se fiait davantage à sa destinée.

A l'infirmier qui, sans comprendre, hochait la

tête en signe d'approbation, il dépeignait son entrée dans Irgonok en fête. Il entendait des musiques éclatantes au son desquelles dansaient des patineurs Netchuks, dans l'illumination d'une auréole boréale.

Enfin, à la tombée de la nuit, il expira en murmurant le nom de sa bien-aimée.

Le lendemain, on enferma soigneusement le beau Toogolor dans un linceul de grosse toile et on l'ensevelit à proximité d'un lieu consacré.

En le déshabillant, on avait trouvé sur son cœur, dans une petite poche de la tunique, des marguerites desséchées dont les queues avaient été faufilees adroitement, le long d'une carte à jouer. On se perdit en conjectures sur l'origine de ce fétiche, et la presse en parla.

Quelque temps plus tard, le barnum américain écrivit à la Société d'Acclimatation pour régler la succession, et demander qu'on lui expédiât son Esquimau, dès qu'il serait empaillé.





*VOILA* bien, dit Madame de Rocas en une désolation que démentait la rose belle humeur de ses joues, la plus mélancolique histoire que l'on puisse entendre.

— D'autant plus mélancolique, dit Céphise Ador, que la tristesse s'y complique d'on ne sait quelle ironie, et que le ton froid du conteur, qui n'a pas l'air de prendre intérêt à ce qu'il raconte, — redouble le poignant effet du récit.

— Mais ne pensez-vous pas, dit Lady Helmsford, que nous voici un peu loin du sujet imposé aux récits de cette Journée? Il me semble que les blancs épousés du conte de M. Catulle Mendès se sont bien complaisamment enlacés sous la neige, et la petite

*Ilnik n'a qu'insuffisamment résisté à l'Esquimau de M. Paul Hervieu.*

*Et, en parlant ainsi, la Reine faisait signe de l'éventail à Théodore de Banville.*

*— Madame, dit l'illustre poète, puisque votre volonté sacrée m'oblige à dire une histoire, elle sera conforme au programme de la Journée.*

*— A la bonne heure! et nous vous écoutons de tout cœur.*

*— Ha! dit le poète, un chef-d'œuvre même ne vaudrait pas d'être écouté de la sorte.*

# RIEN

## I

ON, dit Madame Jeanne Flavuis au jeune et déjà célèbre compositeur Etienne Lizé, ne m'aimez pas, ne me forcez pas à vous aimer, et cessez de vous égarer dans ces rêves, qui sont impossibles.

— Mais pourquoi ? demanda Etienne, doucement.

— Mon enfant, dit Madame Flavuis, je puis vous nommer ainsi, car j'ai vingt-neuf ans, quelques cheveux blancs qu'on aperçoit déjà, et je suis une vieille femme ; mon enfant, l'amour que

nous laisserions naître en nous mourrait bientôt dans la satiété, dans l'ennui, dans la banalité la plus affreuse. Car entre nous deux il n'y a pas un seul méchant ; c'est-à-dire qu'il nous manque l'élément le plus indispensable à la continuité d'une passion.

— Que dites-vous ! fit Lizé. Vous adorer sans cesse, deviner vos moindres désirs, baiser vos chères mains, écouter votre voix comme celle d'un ange, ne serait-ce pas une félicité que je voudrais savourer avec une inextinguible joie ?

— Oui, dit madame Flavuis, tant que vous me verriez telle que votre admiration m'a faite ; mais que deviendrais-je, quand vous verriez en moi ce que je suis réellement, une femme bonne, intelligente, sans esprit quelconque, et vulgairement jolie ? L'amour naît, se développe, languit et meurt, comme toutes les choses créées ; lorsqu'il est au bout de son évolution, il faut, pour le ressusciter, pour en évoquer le spectre, pour le galvaniser au milieu des angoisses et des sanglots, qu'un des deux amants soit féroce, implacable, et fasse subir à son compagnon de chaîne la jalousie, le doute, la crainte d'être trahi, la solitude, l'horreur des larmes amères, et enfin tout ce qui fait revivre artificiellement ce

cadavre. Il y a, dit-on, des êtres assez savants et maîtres d'eux-mêmes pour jouer, par prudence, et quoique aimant véritablement, ce rôle de tourmenteurs; mais ni vous ni moi n'en aurions la force, et d'ailleurs c'est bien le cas de dire que le jeu n'en vaut pas la chandelle.

— Ah! dit Etienne Lizé, faut-il songer à tant de choses, pour se défendre d'être heureux! Moi, je sens bien que je vous aimerais sans défaillance, toujours plus, toujours mieux, et que mon désir, sans cesse renouvelé, brûlerait dans mes veines, comme une flamme vive.

## II

— Eh! dit madame Flavuis, par quel miracle pourriez-vous unir deux êtres qui ne sont pas de la même nature, ni de la même race? L'amour ne fait rien, ne produit rien, n'a d'autre but que lui-même. Si vous m'adoriez véritablement, vous qui avez reçu des dons suprêmes et qui êtes né pour enchanter les hommes, vous passeriez votre vie à épier le fugitif rayon de mes yeux et la

flamme changeante de mon sourire. Quel emploi de vos jours que de contempler une bourgeoise frivole, que la grande poésie épouvante; et qui joue du piano comme au pensionnat ! Si vous ne m'aimiez pas assez, peut être continueriez-vous à écrire des chefs-d'œuvre, et je serais près de vous, inerte dépaycée, comme absente, ne comprenant même pas ce que vous faites. Ou bien par un effort désespéré, violent, je tenterais de suivre votre pensée dans l'immense éther, au delà de ce qui est, pour une pauvre créature comme moi, l'air respirable; mais alors quelles affres ne subirais-je pas, et quelles tortures ! Les anges de la Musique vous emportent éperdu au delà des rêves, en plein ciel, parmi les astres dont les flammes vous brûlent les yeux et la chevelure, et d'où vous redescendez pâle, ébloui, stupéfait d'avoir vu l'invisible, et d'avoir entendu les silencieuses harmonies du rythme universel. Mais si cela était possible, de quel droit voudriez-vous m'imposer ce martyr saignant du génie, et me traîner à travers les astres, comme une brebis palpitante dans les serres d'un aigle !

— Ah ! dit Étienne Lizé, tombant à genoux et baisant follement les mains de madame Flavuis, je ne sais si j'ai, ou non, du génie, et c'est là un

bien gros mot. Mais mon inspiration, c'est vous, c'est votre cher regard, c'est vos blanches dents brillant dans vos lèvres roses. Tous les chefs-d'œuvre si je suis capable d'en faire, je les donnerais pour entendre les trois mots sacrés tomber de votre bouche adorable. Comment supposez-vous que jamais je cesserais de voir mon plus cher idéal dans votre prunelle enchantée ? Nous vivons, dites-vous, dans des patries différentes, et nos pensées ne sont pas les mêmes. Aimons-nous seulement, et le reste viendra par surcroît. Tenons-nous par la main, assez étroitement pour que rien ne nous sépare, et nous arriverons où tendent nos pas, sans nous être aperçus seulement du chemin parcouru.

— Asseyez-vous, dit madame Flavuis, et répondez-moi avec franchise. Votre ami, le jeune comte Louis de Gontard, est-il un honnête homme ?

— Certes, dit Étienne, je ne connais pas un être plus loyal que lui ; sa parole est fidèle au-dessus de tout, et son inépuisable bonté est égale à sa bravoure.

## III

— Eh bien ! dit madame Flavuis, vous sauriez cela, comme tout Paris le sait, si vous ne viviez pas dans le glorieux oubli du travail et de l'étude : il y a une jeune femme, madame Louise de Ténero, qui a été belle entre toutes, charmante, poétique, universellement admirée, et qui en ce moment est plus pâle et plus silencieuse qu'une morte. Ses grands yeux noirs, brûlants comme deux brasiers, regardent comme fixement. Elle ne sait plus, elle ne veut plus être belle ; elle s'abandonne vaincue, n'ayant le courage de rien, marquée pour une mort prochaine, qu'elle appelle de tous ses vœux. Elle reste de longues heures assise, immobile ; la nuit vient, elle ne s'en aperçoit pas ; le matin la retrouve à la même place, épouvantablement résignée. Elle est ainsi par la faute de monsieur de Gontard, qui l'a aimée et qui ne l'aime plus. Vous ignorez cela, quoique vous soyez son ami intime ; mais excepté vous, personne ne l'ignore. Madame de Ténero, jadis heureuse, riche appartenant au plus grand monde,

suit partout ce dédaigneux amant, le dévore des yeux; lui, il ne daigne pas l'apercevoir, et elle est devenue un triste objet de raillerie; mais elle ne s'en soucie pas; elle a fait bon marché de son honneur, comme de tout. Sans cesse elle va chez monsieur de Gontard qui, neuf fois sur dix, lui ferme sa porte; elle s'en va, comme une chienne battue et le lendemain retourne chez lui. Eh bien! faites-moi le plaisir de parler de cette histoire avec votre ami; puis, revenez me voir et, si vous le voulez, nous causerons encore de votre amour.

Étienne Lizé protesta de toutes ses forces. Que pourraient changer à ses sentiments les confidences de Louis de Gontard, et sa passion ardente, fidèle, soumise, ne ressemblant à aucune autre, n'était-elle pas de celles qui ne peuvent être affaiblies ou découragées par un exemple quelconque? Cependant, par obéissance pour madame de Flavuis, à qui il ne voulait refuser rien, il alla chez son ami, et lui parla de madame de Ténero. Louis ne fit aucune difficulté de lui répondre; car, lui-même, il lui semblait qu'il serait soulagé par une confession complète de ses fautes, plus cruelles que des crimes.

— Oui, dit-il à Étienne, je me fais horreur à moi-même, et je me vois plus méchant qu'un

bourreau ; car je n'ai pas même le courage de déchirer en une fois un cœur que j'arrache, lambeaux par lambeaux. M<sup>me</sup> de Ténero était la plus vertueuse, la plus pure, la plus charmante des femmes, admirée de tous, belle, universellement respectée, fidèle à son mari. J'en ai fait ma maîtresse, je l'ai compromise, je n'ai même pas su sauvegarder son honneur ; maintenant elle meurt pour moi et par moi, et je n'ai pas pitié d'elle. En dépit de mes remords, je lui en veux d'être misérable, et je me sens insulté par ses souffrances. Ce que j'éprouve pour elle n'est pas de la haine, mais quelque chose de bien plus sinistre : elle m'ennuie ! Pourtant, que pouvais-je lui reprocher ? Rien autre que d'avoir été trop bonne, trop dévouée, trop soumise, et d'avoir trahi pour moi ses devoirs. Madame de Ténero passait pour être d'une vertu si inattaquable et invincible que, parmi les plus obstinés séducteurs, nul n'essayait plus de lui plaire, et elle marchait entourée d'humbles hommages, blanche comme une pure statue. Mais mon détestable orgueil ne céda pas à l'évidence. Reçu chez M. de Ténero, et accueilli par lui avec la plus gracieuse sympathie, j'osai adresser à sa femme des paroles d'amour, qu'elle écouta avec une froideur glacée, et je dus me

taire. Cependant, je continuais à fréquenter chez elle; je ne lui parlais presque plus, mais mon regard chargé de désir était sans cesse attaché sur elle. Bientôt je la vis haletante, brisée, défaillante sous ce regard. Par un miracle affreux, mon amour s'était communiqué à elle, lui avait donné une fièvre qui la brûlait; elle était terrassée et sans force. Un jour, je la rencontrai dans la rue, marchant à pied; elle n'avait plus de défense, elle ne savait plus résister; je lui pris le bras et je l'emmenai chez moi. Je ne puis dire qu'elle se livra à moi; je m'emparai d'elle, sans qu'elle eût pu faire acte d'acquiescement ou de résistance; elle était comme morte. De ce moment, te le dirai-je? je la pris en haine. Moi qui avais rêvé les luttes, les victoires, une femme brûlée de désirs et déchirée de remords, j'avais à moi un pauvre être soumis, jamais rebuté, et qui baisait mes mains sacrilèges. D'horribles pensées me hantaient; j'aurais voulu la chasser, me débarrasser d'elle n'importe comment, l'avilir toute. Elle ne prenait aucun soin de cacher notre liaison, et moi je trouvais que ce n'était pas encore assez; je souhaitais que le monde entier pût la voir courbée dans cet abaissement. Plus elle s'humiliait, plus j'avais soif de la voir humiliée.

## IV

Ce que tout le monde savait, monsieur de Ténero finit par le soupçonner. Mais telle était sa confiance en sa femme, tel était son profond respect pour elle que, délibérément, il s'aveugla, déserta sa raison, et ne voulut pas éclaircir ses doutes. Mais le chagrin s'empara de lui, le mina, et en très peu de temps le mit dans la tombe. Certes, s'il m'était resté pour Louise un peu de pitié banale, une sorte de cœur, j'aurais donné mon nom à celle qui par moi avait tout perdu; mais le mot qu'elle était en droit d'attendre, je ne le dis pas; j'éprouvais une féroce joie à pouvoir lui rendre l'honneur et à ne pas le faire. Oui, riche, indépendant, seul au monde, entièrement maître de moi, rien ne m'eût empêché d'accomplir cet acte de justice et de lui dire : Sois ma femme ! Non, je voulais qu'elle devînt une maîtresse affichée, déchue, bannie de son monde. Et comme elle y consentit, mourante alors et insultée par les yeux des valets, je la chassai, je la

laissai pleurer à ma porte; je la vois s'éteindre, et je n'ai pas pitié d'elle.

— Mais, dit Étienne Lizé, indigné, tu es le plus méchant des hommes!

— Non, dit tristement Louis de Gontard, je suis tout simplement celui qu'on aime et qui n'aime pas, et dans de telles conditions tous les hommes sont pareils!

Le lendemain de cette conversation, comme Étienne Lizé entrait chez madame Flavuis : — Eh bien! lui dit-elle, que vous a dit monsieur de Gontard?

— Hélas! dit-il.

— Eh bien oui, mon enfant, dit la belle Jeanne, une chaste compagne entourée de blonds enfants aux bouches roses, voilà tout ce qu'il y a dans la vie; ou bien, le caprice d'une heure, avec ses cuisantes voluptés; mais, à ce que j'espère, ce n'est pas là ce que vous me demandez. En dehors de ces deux aspects, l'amour n'est qu'une décevante chimère, avec des ailes impatientes et de sanglantes griffes de bête. L'amour! c'est cette Cythère vers laquelle naviguent des couples ravis et pensifs, sur une nef ornée de fleurs, dont les matelots mêlent des chants au bruit de la cithare et de la lyre. D'avance, ils la

voient avec ses bosquets, avec ses lauriers-roses, avec ses fleuves d'argent où nage le cygne. Mais en approchant de l'île, en l'apercevant déjà noire, funeste et désolée, ils devinent qu'ils vont y voir des roches écroulées et rongées de lèpre, des marais empestés où se traînent des hydres, des vipères et des crapauds rampant sous les pierres. Mais en cela encore les amants se trompent, car sur la terre déserte et silencieuse où ils vont aborder, il n'y a pas même cela : il n'y a RIEN!





UL ne parla. Car, quelle parole aurait-on pu dire après le morne mot où s'était achevé le conte du maître ?

Rien !

Quoi ? vraiment ? rien ? les désirs, les tendresses, les serments, l'espoir des jours mêlés et des tendres vieillesses où se mêlent encore en des souvenirs de baisers les nobles cheveux blancs des époux, tout cela, qui est la vie, rien ?

C'était en vain que les poètes de cette aimable assemblée voyaient blondir les cheveux des femmes, se roser leurs joues, et s'épanouir la rose, un peu attristée, de leurs bouches ; ils pensaient, malgré eux,

que tous ces charmes n'étaient que les pièges de l'éternelle illusion ; et voici que, pour la première fois, une réelle tristesse pesait sur toutes ces jeunes femmes et sur tous ces jeunes hommes...

— De sorte, dit quelqu'un, que l'on ferait mieux peut-être de ne jamais aimer, et surtout de ne jamais se marier.

Quel était le pessimiste qui exprimait ainsi, d'un ton morose, la pensée commune ? On reconnut un des maîtres nouveaux de la critique française ; celui devant qui tremblent déjà les réputations usurpées, les fausses gloires, les faux talents, — un homme juste, c'est à dire cruel.

— Sarpejeu, monsieur Jules Lemaitre, vous avez bien fait de parler, même pour dire une parole amère ; car nous avons besoin d'être secoués du sombre silence où nous nous enlisions. Allons, vite, chassons les moroses pensées. Sommes-nous ici pour broyer du noir ? non point, et, puisque vous avez ouvert la bouche, vous ne la fermerez pas sans nous avoir dit une belle histoire bien jeune et bien vivante.

Jules Lemaitre voulut s'excuser, objectant qu'il était un critique ; mais cette excuse n'était guère valable ; tout le monde ne savait-il pas les adorables vers, d'une forme si nette et d'une inspiration si personnelle, que M. Jules Lemaitre a publiés naguère ;

*et qui donc n'avait pas lu ce livre subtil, amer et touchant qui a nom Serenus et où il y a tant de pages parfaites? Jules Lemaitre dut céder et voici le conte qu'il conta.*

## LA MÈRE SAINTE-AGATHE



ELLE a commencé, me dit mon ami Maxime Berthier, de la façon la plus banale du monde. J'étais allé, au mois de septembre dernier, passer une quinzaine dans ma famille, auprès d'Orléans. Notre voisine de campagne, M<sup>me</sup> Aubray, une vieille dame excellente et très pieuse, avait pris chez elle, pour le temps des vacances, une orpheline de seize ans élevée dans un couvent de dominicaines aux environs de Tours. M<sup>me</sup> Aubray était l'amie des religieuses, et ces bonnes filles lui avaient confié la petite couventine pour la distraire un peu et

pour qu'elle eût l'illusion d'être allée elle aussi « en vacances », comme les autres enfants.

Mes parents voyaient beaucoup leur vieille voisine. Souvent on passait la soirée chez elle. Tout d'abord, je ne fis pas grande attention à sa compagnie : elle était si petite, si modeste et faisait si peu de bruit ! Mais un jour on dit son nom devant moi, un nom qui me parut bien joli : Lydie de Frégeneuilles. Dès lors, je la regardai de plus près et je vis qu'elle était mignonne, rose, blonde avec de grands yeux noirs toujours effarouchés. Elle portait son costume de pensionnaire, une robe et une petite pèlerine noire et, pour sortir, un chapeau de paille blanche avec des rubans bleus.

Je voulus la faire causer un peu. Elle était très timide, ne parlait qu'avec un effort visible et n'achevait presque jamais ses phrases. Pourtant elle me parla avec effusion de la mère Sainte-Agathe, une vieille religieuse sans doute (ce sont les meilleures), qui l'avait prise toute petite et l'avait toujours aimée, soignée, dorlotée maternellement. La mère Sainte-Agathe était « maîtresse générale » du pensionnat ; la mère Sainte-Agathe était d'une très bonne famille ; la mère Sainte-Agathe avait de l'esprit ; la mère Sainte-

Agathe savait la musique, le dessin, organisait au couvent les processions et les représentations dramatiques; la mère Sainte-Agathe aurait pu être prieure générale de l'Ordre si elle avait voulu. Bref, il n'y avait pas au-dessus de la mère Sainte-Agathe. Je conçus une haute idée de cette respectable religieuse.

Quelquefois je faisais la lecture, le soir. Je voyais bien que M<sup>lle</sup> de Frégeneuilles ne me quittait pas des yeux et qu'elle ne savait où se fourrer quand elle rencontrait les miens. Cela me faisait plaisir, sans me troubler autrement.

La veille de mon départ, je lui tendis la main. Elle y mit courageusement sa menotte et, comme nous nous trouvions un peu à l'écart des « ancêtres », elle s'enhardit jusqu'à me dire :

— Nous reverrons-nous, monsieur ?

— Mais, mademoiselle, je l'espère bien.

— Oh ! dit-elle tristement, ce sera bien difficile. Dans un an, peut-être...

De retour à Paris, je ne pensai plus qu'à la petite couventine. — Une vraie jeune fille, une ingénue pour de bon, couvée sous l'aile de sa mère dans un coin de province, c'est déjà charmant : mais une petite fille élevée uniquement par des religieuses, une pensionnaire qui n'avait

jamais eu d'autre maison qu'un blanc et gai couvent de Touraine, comme c'était plus complet et plus rare ! Une âme toute neuve, tout enfantine, tout ignorante, à caresser et à pétrir doucement, quel rêve ! Et puis une pitié me venait pour cette pauvre petite sans parents, sans foyers, qui n'avait jamais connu que la maternité virginale et froide des bonnes Sœurs, et que j'avais vue si épeurée chez la vieille dame et promenant autour d'elle de si grands yeux étonnés. Vraiment ce serait une bonne œuvre de la prendre, de la réchauffer, de lui donner une famille : et ce serait une bonne œuvre singulièrement agréable pour celui qui l'entreprendrait ! Et comme elle aimerait son mari ! Certainement il serait tout pour elle, lui ayant tout donné.

Et voilà pourquoi, un beau jour, je tombai chez mes parents : « J'ai vingt-cinq ans, je m'ennuie, je veux me marier, j'ai trouvé ! — Et qui ? — M<sup>lle</sup> de Frégeneuilles. — Mais... mais... mais... » Je levai toutes leurs objections et ne leur laissai pas une heure de repos. On prit rapidement des informations : Lydie avait une dot plus que raisonnable ; son tuteur, qui ne s'occupait point d'elle, laissait carte blanche aux Sœurs pour la marier. Enfin, je jetai ma mère dans un wagon,

je la descendis à Tours et je la traînai, toute essoufflée, au couvent de Lydie, où elle devait « faire la demande ». On l'introduisit au parloir et, n'osant la suivre, je restai dans le jardin à attendre le résultat de la visite.

Le jardin était grand — et propre ! d'une propreté de chapelle de couvent. Une allée de tilleuls, aussi exactement alignés que des cierges, conduisait à une terrasse qui donnait sur la Loire et d'où l'on découvrait un aimable paysage tourangeau : entre les rives molles semées de frissonnants bouquets de peupliers, le fleuve bleu étalé comme un lac ; des îlots blonds et des touffes d'osier bleuâtre ; à l'horizon un pont très long aux arches délicates, d'un gris d'argent, et, par delà, des rangées d'arbres vaguement violets : tout cela très doux, avec des contours fondus et des teintes d'aquarelle, sous un ciel léger, d'un bleu pâle.

Ainsi j'analysais et me décrivais à moi-même le paysage pour trouver le temps moins long. Mais je ne tenais pas en place. Je revins sur mes pas, puis je sortis de l'allée de tilleuls et je découvris une grotte artificielle en rochers très propres, une « grotte de Lourdes ». Le sable était soigneusement ratissé et l'on voyait, dans une niche « rustique », surgir, au milieu de pots de géra-

niums, une Sainte Vierge peinturlurée. C'était absurde si vous voulez, mais si net et si bien épousseté ! Je m'assis sur une chaise de jardin et je suppliai la statuette polychrome de bien disposer en ma faveur l'âme austère de la vénérable mère Sainte-Agathe.

Le sable cria derrière moi ; je me retournai et je vis venir ma mère accompagnée d'une religieuse. Je me précipitai à leur rencontre :

— Eh bien ?

— Demande à la mère Sainte-Agathe, me dit ma mère d'un ton qui me rassura tout de suite.

Quoi ! c'était là cette mère Sainte-Agathe que je m'étais toujours représentée, je ne sais pourquoi, comme une vieille sempiternelle toute rata-tinée sous sa guimpe et souriant d'un sourire antique à travers d'innombrables rides ! Elle était jeune encore : trente ans, peut-être trente-cinq ; mais les années des religieuses, quand elles sont jolies et très saintes, les embaument plutôt qu'elles ne les vieillissent. Le teint, un peu fatigué, était très blanc, les traits fins, le nez droit, un peu long. Elle avait des dents éclatantes sous des lèvres pâles et des yeux très clairs, d'une couleur indécise. Elle croisait des mains soignées

que cachaiert à demi ses manches larges de flanelle blanche, et, royalemeut drapée dans sa robe à grands plis, elle avait l'air d'une dame, d'une vraie dame, très noble et très douce.

Elle me dit avec une gravité un peu affectée que vint tempérer la malice d'un sourire involontaire :

— Monsieur, je suis, pour ma part, favorable à votre demande, car je vous connais depuis longtemps par mon excellente amie M<sup>me</sup> Aubray. J'interrogerai M<sup>lle</sup> de Frégeneuilles et j'ai des raisons de croire qu'elle fera la réponse que vous désirez.

Le lendemain, quand nous entrâmes au parloir, Lydie, toute frissonnante, eut en me voyant un éclair de joie, et je sentis, moi, comme un heurt délicieux en plein cœur.

— Monsieur, me dit la mère Sainte-Agathe, votre demande est agréée. Le tuteur de M<sup>lle</sup> de Frégeneuilles, qui est un homme expéditif, vient d'envoyer son consentement par télégramme. Vous pouvez embrasser votre fiancée si cela vous est agréable.

Oh ! ce premier baiser, presque immatériel pourtant, un effleurement, un souffle, un rien, — mais si doux ! « Alors vous voulez bien ? —

Oui. — Vous êtes contente? — Oui. — Vous m'attendiez? — Oui, », à voix tremblante, presque à voix basse et les yeux dans les yeux...

La mère Sainte-Agathe nous regardait d'un air de sérénité et de bonté, de cet air qu'elle avait toujours, où l'on sentait une pensée unique, éternelle, toujours mêlée à celle de l'heure présente, et la paix absolue d'une âme angélique. Une sainte, avec tout ce qu'une sainte peut garder de grâce féminine.

On s'occupa de la date du mariage. Ce serait seulement dans deux mois : il fallait préparer le trousseau de Lydie ; puis j'allais partir pour Florence où un livre commencé m'obligeait à passer cinq ou six semaines. Au fond, cette attente assez longue, même cette séparation ne me désolaient pas trop. Je n'étais point fâché de faire durer un peu ce charme des fiançailles et j'étais ravi de pouvoir écrire. Car nous nous écrivions, — deux fois par semaine : la mère Sainte-Agathe déclara que c'était assez. Et la correspondance devait passer par ses mains et sous ses yeux.

Ce séjour à Florence est un de mes meilleurs souvenirs ; c'était si bon de jouir de cette lumière, de ces couleurs, de toute cette féerie des palais et des musées avec un continuel attendris-

sement au cœur ! Écrire à ma petite amie était pour moi un plaisir très naïf et très sincère dont je m'amusais à faire un plaisir artificiel et compliqué.

Je m'essayais déjà à façonner cette âme enfantine ; je lui faisais prévoir, en badinant, tous les devoirs qu'elle aurait à remplir, tous les désenchantements qui peut-être l'attendaient. Puis je tâchais de me faire connaître ; je me peignais et m'analysais avec une très fausse modestie. Enfin je l'interrogeais sur elle-même, sur son passé, son caractère, ses projets d'avenir. Oh ! sans pédanterie (du moins je le croyais), avec des caresses de phrases, des tendresses inventées, des mignardises ingénieuses. Et l'idée que la mère Sainte-Agathe lisait cette correspondance me faisait soigner mes lettres.

Je crois que cette idée paralysait au contraire la pauvre Lydie. Elle me répondait comme un petit mouton, gentiment, docilement, brièvement. Un jour, je lus au bas d'un de ses billets ce *post-scriptum* : « La mère Sainte-Agathe dit que je ne mets pas assez de chaleur dans mes lettres. Ah ! mon ami, j'en ai pourtant beaucoup au cœur, je vous assure, mais je suis sans doute trop petite fille pour savoir le dire. »

Une fois, je lui écrivis hypocritement que je craignais de n'avoir pas une foi religieuse bien robuste, et que peut-être ma tiédeur chagrinerait sa piété. Je voulais avoir le plaisir de me faire catéchiser par ma petite fiancée. Elle me répondit : « Mon ami, ce que vous me dites ne m'inquiète pas du tout. Vous êtes trop bon pour n'être pas chrétien. »

Je revins d'Italie. Je passe vite sur les effusions du revoir, tempérées par la présence, d'ailleurs agréable et souriante, de la mère Sainte-Agathe.

Le mariage devait avoir lieu dans une quinzaine et serait célébré, par permission spéciale de « Monseigneur », dans la chapelle même du couvent.

— Je ne sais, dis-je à Lydie, comment remercier vos mères. Il me semble que je vous recevrai avec plus de joie et d'espérance encore, dans cette chapelle où sans doute vous avez beaucoup prié et beaucoup vécu. Et puis ce mariage au couvent reliera doucement votre vie nouvelle à votre vie de jeune fille : vous passerez de l'une à l'autre sans changer de place ; vous serez encore une pensionnaire et je serai déjà votre mari.

En attendant, je m'installai à Tours dans un

hôtel, et tous les jours je me rendais au couvent, à l'heure où les pensionnaires étaient à l'étude. Je voyais Lydie au « petit parloir », sous la surveillance de la mère Sainte-Agathe qui s'asseyait à une table dans un coin et lisait son office ou faisait sa correspondance.

Ce petit parloir était d'une netteté ! d'une blancheur ! Sur la cheminée la Vierge de Delaplanche, tenant un grand lis du bout de ses doigts fuselés. Dans un angle, sur une console, une poupée portant l'uniforme du couvent. Aux murs, *Saint Augustin et Sainte Monique* d'Ary Scheffer et les *Saintes Femmes* de Paul Delaroche. Ces images, d'une élégance froide, nette et léchée, étaient là comme chez elles. Le long des murs tapissés d'un papier blanc semé de fleurs glacées s'alignaient des fauteuils en tapisserie au petit point, un peu pâlie ; et les hautes fenêtres s'encadraient de grands rideaux de mousseline blanche, relevés symétriquement. Et la mère Sainte-Agathe, avec sa cornette d'un blanc cru et sa robe d'une blancheur plus apaisée, était bien la « dame » qu'il fallait à ce salon pâle et blanc.

J'étais heureux, je parlais beaucoup, je racontais mon voyage. Ou bien je questionnais Lydie. Était-elle la plus sage de la pension ? Avait-elle

des « bons points »? Comment s'appelaient ses amies? J'appris qu'on avait joué au couvent, l'autre année, le jour de la Saint-Dominique, le *Joseph* de Méhul, s'il vous plaît! et que Lydie y chantait le rôle du ministre de Pharaon, avec une grande barbe noire...

Mais souvent Lydie, gênée par la présence de la sœur qui, je ne sais pourquoi, ne me pesait pas du tout, répondait à mes questions : « Demandez à la mère Sainte-Agathe. » De sorte que je causais beaucoup plus avec la religieuse qu'avec ma fiancée.

Oh! nous nous entendions très bien, la mère Sainte-Agathe et moi. Elle était chargée du cours de littérature française dans la « grande classe ». Nous parlions d'enseignement, nous discussions les nouvelles méthodes. Elle était fort intelligente et ne croyait pas beaucoup à la puissance des programmes ni à la nécessité de savoir tant de chimie. Un jour, j'appris qu'étant très jeune encore, elle avait vu souvent et connu de près le Père Lacordaire et le comte de Montalembert : et une fois sur ce chapitre, poussée par moi, elle ne tarissait plus.

Lydie nous regardait et parfois devenait toute triste. Alors, je lui disais :

— Nos conversations vous ennuiant, n'est-ce pas ? Allons, dites-moi une ronde que vous ne m'ayez pas encore chantée.

Car Lydie savait toutes les rondes que chantent les petites filles. Elle se faisait un peu prier, puis chantonnait doucement, à mi-voix. Une des plus jolies était la ronde des Rois-Mages :

Melchior et Balthazar  
Sont, sont, sont venus d'Afrique,  
Melchior et Balthazar  
Sont venus d'Afrique avec le roi Gaspard.

Les voilà tous arrivés  
Sous, sous, sous la belle étoile,  
Les voilà tous arrivés  
Sous la belle étoile qui les a guidés.

Le premier offrit de l'or  
Parce, parce, parce qu'il était riche,  
Le premier offrit de l'or  
Parce qu'il était riche comme un milord, etc.

Sans trop m'en rendre compte, je traitais Lydie comme une enfant et, toutes les fois que je disais quelque chose d'un peu sérieux, je m'adressais à la mère Sainte-Agathe.

C'était exquis, ces conversations avec la sœur, d'autant plus exquis que j'achevais alors un vo-

lume de critique mêlée de fantaisie, où je mettais le plus possible de renanisme, d'impressionnisme et de raillerie parisienne, à la fois ou tour à tour. Et souvent aussi c'était après la lecture de quelque livre pervers que je me rendais à ces entrevues blanches.

Un jour, la mère Sainte-Agathe me demanda tout à coup :

— Allez-vous à la messe, maintenant, monsieur Berthier ?

— J'irai si cela vous fait plaisir, ma Mère.

— Mais certainement cela me ferait plaisir.

— J'irai donc, c'est convenu.

J'entendis un gros soupir...

— Qu'avez-vous, ma petite Lydie ?

— Oh ! rien... Mais pourquoi promettre à la Mère toute seule, et pas à moi ?

Elle sourit tristement en disant cela, et je ne trouvai rien à répondre.

Le lendemain, Lydie apporta un ouvrage de tapisserie.

— Oh ! oh ! dis-je, voilà une jeune personne bien laborieuse !

— Hélas ! répondit-elle, je ne sais point parler. Cela remplira les vides de ma conversation.

La sœur, à sa petite table, signait « les exemp-

tions » des élèves qui figuraient au « tableau d'honneur ». Elle m'apprit qu'il y avait aussi un « cahier d'honneur » où étaient inscrits les « devoirs de style » les plus remarquables. Je demandai à voir ce cahier. La sœur résista un peu et promit enfin de me le montrer, « à la condition que je serais très indulgent ».

Au moment de me retirer :

— Eh bien ! à demain, dis-je à la sœur, et surtout n'oubliez pas le cahier d'honneur !

Et, comme j'embrassais Lydie, je vis qu'elle avait des larmes dans les yeux.

— Vous pleurez, Lydie ? vous ai-je fait de la peine ?

Elle me regarda longuement, sérieusement, et ce regard n'était plus comme celui d'une petite fille.

— Êtes-vous bien sûr, me dit-elle à voix basse, que c'est encore pour moi que vous venez ?...

Elle me poursuivit tout le soir et toute la nuit, la question de la petite Lydie. Elle m'avait révélé malgré moi le fond de mon cœur. Je sentis, avec grand trouble, que depuis quelque temps je venais en effet pour la mère Sainte-Agathe et que le charme d'innocence de ma fiancée était épuisé... Oui, c'était fini, bien fini.

Je n'osai pas aller au couvent le lendemain ni  
les jours qui suivirent.

M'attendit-elle ?

Je n'y suis plus retourné, jamais.





*E* conte laissa dans l'auditoire comme une aimable odeur d'encens ; car n'était-elle pas comme un doux encensoir vivant, cette jolie mère Sainte-Agathe, et n'émanait-il point d'elle toutes les tendres piétés ou toutes les pures tendresses ? Ah ! que le héros de l'histoire avait bien fait de ne pas épouser la petite pensionnaire. Mais elle, la douce religieuse, avait-elle aimé aussi ? avait-elle senti son cœur troublé d'une langueur nouvelle, devant le fiancé de son élève ? Qui le pourrait savoir ? qui le pourrait dire ? Et sait-on quelles amours chastes et charmantes sont peut-être celles où se mêle l'amour de Dieu, et qui confondent dans l'esprit

*des pénitentes la créature et le créateur. On en vint, — ce fut Lady Helmsford qui émit cette opinion sans doute peu orthodoxe, — on en vint à soutenir que le seul bonheur, même le seul bonheur d'aimer, vit dans les cœurs paisibles et solitaires, qui battent à peine, à l'ombre des cloîtres.*

— *Amen ! fit Guy de Maupassant, mais c'est un paradis dont bien des gens ne voudraient pas. Je crois qu'il déplairait tout particulièrement à mon ami Simon Lataille.*

— *Votre ami Simon?...*

— *Lataille. C'est un garçon pratique, qui s'inquiète peu des mysticités. Il soutient qu'un homme pas laid, pas bête, assez roué, habitué aux femmes, à leurs manières, à leurs défenses, à leurs caprices, à leurs faiblesses, qui sait lire dans leur cœur, dans leur âme et dans leurs yeux, qui pressent leurs défaillances et devine la fluctuation de leurs désirs, vient toujours à bout de celles qu'il veut. Je dis toujours, et de toutes, presque sans exception. Et l'exception dans ce cas ne fait que confirmer la règle.*

— *Je sais, dit la Reine, en se pinçant un peu les lèvres, que les personnes présentes sont toujours en dehors de la discussion. Je suis décidée d'ailleurs à respecter la liberté de la tribune et de la causerie. Réfléchissez pourtant un peu aux propositions que*

*vous avancez. Votre ami Simon Lataille, puisqu'il est question de lui, n'apporte-t-il pas un peu de présomption dans le jugement qu'il fait de « toutes les femmes? »*

— *Madame, il les adore et les respecte tant, qu'il lui est permis de tout en dire. Mais voici de quelle façon il faisait « quinaulx » ceux qui, comme moi, soutiennent et défendent la vertu des femmes envers et contre tout, même contre l'évidence. « A quoi sert de discuter un point semblable? nous disait ce mécréant. Nous ne jugeons, nous ne pouvons juger de ces choses que d'après notre expérience personnelle. Or, si vous avez trouvé beaucoup de rebelles, il est indubitable que vous devez croire à la sagesse des femmes, tandis que si j'ai rencontré beaucoup de défaillantes, j'ai le droit de conclure à leur faiblesse. Or, songez que la vertu et la résistance ne tiennent à rien, à un cheveu, comme on dit; oui, à une mèche de cheveux frisés d'une certaine façon, à l'expression d'un œil, au je ne sais quoi mystérieux qui rend un être, homme ou femme, instantanément désirable pour les créatures d'un sexe différent. Celui-là, ce privilégié, triomphera toujours, ou presque toujours, sans effort, par la seule puissance de sa nature, en vertu de ce don secret qu'il a, de ce charme inconnu et sensuel qu'il porte en lui, don et charme inaperçus de ses voisins de même race,*

alors que ces mêmes voisins, plus intelligents, plus beaux même, échoueront dans leurs tentatives. D'où il résulte que deux hommes presque pareils ont le droit de ne pas voir la vie et les femmes de la même façon. Et puis, il y a ceux qui s'y prennent mal, ceux qui se découragent trop vite, ceux qui ne distinguent jamais le moment précis, et surtout ceux qui désirent peu, parce qu'ils ne savent pas vraiment aimer les femmes. Je dis que le vrai désir, le désir brulant, le désir qui fait frémir la main et enflamme le regard, est contagieux comme une maladie. Une femme qui se sent désirée ainsi, appelée ainsi, est à moitié vaincue d'avance. Et elles sentent cela par tous leurs nerfs, par tous leurs organes, par toute leur peau. Oui, ce genre de sympathie-là est irrésistible. Mais il faut que le ton de toutes vos paroles, que tous les mouvements de votre bouche, que toutes les caresses de vos yeux, leur disent et leur répètent l'ardeur de votre appel. Si vous causez avec elles comme vous le feriez avec un professeur d'histoire, elles vous résisteront jusqu'au jugement dernier ! Quoi que vous leur disiez, pensez à leur étreinte, pensez à leur beauté, pensez à leur baiser, et derrière vos paroles les plus chastes et les plus graves, elles devineront, elles sentiront cette sollicitation pressante et muette. »

— Et, fit la Reine, personne n'a résisté jamais à

*votre ami Simon Lataille, que nous regrettons fort de ne pas voir ici ?*

— *Pardonnez-moi, madame ; mais c'est toute une histoire à vous raconter.*

— *Eh bien, fit la Reine, racontez-la.*

— *J'obéis à Votre Majesté, dit Guy de Maupassant. Mais vous n'oublierez pas que c'est Simon Lataille qui parle.*

## UN ÉCHEC



'ALLAIS à Turin en traversant la Corse.

Je pris à Nice le bateau pour Bastia, et, dès que nous fûmes en mer je remarquai, assise sur le pont, une jeune femme gentille et assez modeste, qui regardait au loin. Je me dis : « Tiens, voilà ma traversée. »

Je m'installai en face d'elle et je la regardai en me demandant tout ce qu'on doit se demander quand on aperçoit une femme inconnue qui vous intéresse : sa condition, son âge, son caractère. — Puis on devine, par ce qu'on voit, ce qu'on ne voit pas. On sonde avec l'œil et la

pensée les dedans du corsage et les dessous de la robe. On note la longueur du buste quand elle est assise ; on tâche de découvrir la cheville ; on remarque la qualité de la main qui révélera la finesse de toutes les attaches, et la qualité de l'oreille qui indique l'origine mieux qu'un extrait de naissance toujours contestable. On s'efforce de l'entendre parler pour pénétrer la nature de son esprit, et les tendances de son cœur par les intonations de sa voix. Car le timbre et toutes les nuances de la parole montrent à un observateur expérimenté toute la contexture mystérieuse d'une âme, l'accord étant toujours parfait, bien que difficile à saisir, entre la pensée même et l'organe qui l'exprime.

Donc j'observais attentivement ma voisine, cherchant les signes, analysant ses gestes, attendant des révélations de toutes ses attitudes.

Elle ouvrit un petit sac et tira un journal. Je me frottai les mains : « Dis-moi qui tu lis, je te dirai ce que tu penses. »

Elle commença par l'article de tête, avec un petit air content et friand. Le titre de la feuille me sauta aux yeux : *l'Écho de Paris*. Je demeurai perplexe. Elle lisait une chronique de Scholl. Diable ! c'était une scholliste — une scholliste ?

Elle se mit à sourire : une gauloise. Alors pas bégueule, bon enfant. Très bien. Une scholliste — oui, ça aime l'esprit français, la finesse et le sel, même le poivre. Bonne note. Et je pensai : voyons la contre-épreuve.

J'allai m'asseoir auprès d'elle et je me mis à lire, avec non moins d'attention, un volume de poésies que j'avais acheté au départ : *La Chanson d'amour*, par Félix Frank.

Je remarquai qu'elle avait cueilli le titre sur la couverture, d'un coup d'œil rapide, comme un oiseau cueille une mouche en volant. Plusieurs voyageurs passaient devant nous pour la regarder. Mais elle ne semblait penser qu'à sa chronique. Quand elle l'eut finie, elle posa le journal entre nous deux.

Je la saluai et je lui dis : « Me permettez-vous, madame, de jeter un coup d'œil sur cette feuille ?

— Certainement, monsieur.

— Puis-je vous offrir, pendant ce temps, ce volume de vers ?

— Certainement, monsieur ; c'est amusant ?

Je fus un peu troublé par cette question. On ne demande pas si un recueil de vers est amusant.

— Je répondis : C'est mieux que cela, c'est charmant, délicat et très artiste.

— Donnez alors.

Elle prit le livre, l'ouvrit et se mit à le parcourir avec un petit air étonné prouvant qu'elle ne lisait pas souvent de vers.

Parfois, elle semblait attendrie, parfois elle souriait, mais d'un autre sourire qu'en lisant son journal.

Soudain, je lui demandai : « Cela vous plaît-il ?

— Oui, mais j'aime ce qui est gai, moi, ce qui est très gai, je ne suis pas sentimentale.

Et nous commençâmes à causer. J'appris qu'elle était femme d'un capitaine de dragons en garnison à Ajaccio et qu'elle allait rejoindre son mari.

En quelques minutes, je devinai qu'elle ne l'aimait guère, ce mari ! Elle l'aimait pourtant, mais avec réserve, comme on aime un homme qui n'avait pas tenu grand'chose des espérances éveillées aux jours des fiançailles. Il l'avait promenée de garnison en garnison, à travers un tas de petites villes tristes, si tristes ! Maintenant, il l'appelait dans cette île qui devait être lugubre. Non, la vie n'était pas amusante pour tout le monde. Elle aurait encore préféré demeurer chez ses parents, à Lyon, car elle connaissait tout le monde à Lyon. Mais il lui fallait aller en Corse maintenant. Le ministre, vraiment, n'était pas

aimable pour son mari, qui avait pourtant de très beaux états de service.

Et nous parlâmes des résidences qu'elle eût préférées.

Je demandai : « Aimez-vous Paris ? »

Elle s'écria : « Oh ! monsieur, si j'aime Paris ! Est-il possible de faire une pareille question ? Et elle se mit à me parler de Paris avec une telle ardeur, un tel enthousiasme, une telle frénésie de convoitise que je pensai : « Voilà la corde dont il faut jouer. »

Elle adorait Paris, de loin, avec une rage de gourmandise rentrée, avec une passion exaspérée de provinciale, avec une impatience affolée d'oiseau en cage qui regarde un bois toute la journée, de la fenêtre où il est accroché.

Elle se mit à m'interroger, en balbutiant d'angoisse ; elle voulait tout apprendre, tout, en cinq minutes. Elle savait les noms de tous les gens connus, et de beaucoup d'autres encore dont je n'avais jamais entendu parler.

— Comment est M. Gounod ? Et M. Sardou ? Oh ! monsieur, comme j'aime les pièces de M. Sardou ! Comme c'est gai, spirituel ! Chaque fois que j'en vois une, je rêve pendant huit jours ! J'ai lu aussi un livre de M. Daudet qui m'a tant

plu ! *Sapho*, connaissez-vous ça ? Est-il joli garçon, M. Daudet ? L'avez-vous vu ? Et M. Zola, comment est-il ? Si vous saviez comme *Germinal* m'a fait pleurer ! Vous rappelez-vous le petit enfant qui meurt sans lumière ? Comme c'est terrible ! J'ai failli en faire une maladie. Ça n'est pas pour rire par exemple ! J'ai lu aussi un livre de M. Bourget, *Cruelle énigme* ! J'ai une cousine qui a si bien perdu la tête de ce roman-là qu'elle a écrit à M. Bourget. Moi, j'ai trouvé ça trop poétique. J'aime mieux ce qui est drôle. Connaissez-vous M. Grévin ? Et M. Coquelin ? Et M. Damala ? Et M. Rochefort ? On dit qu'il a tant d'esprit ! Et M. de Cassagnac ? Il paraît qu'il se bat tout les jours ?...

. . . . .  
Au bout d'une heure environ, ses interrogations commençaient à s'épuiser ; et ayant satisfait sa curiosité de la façon la plus fantaisiste, je pus parler à mon tour.

Je lui racontai des histoires du monde, du monde parisien, du grand monde. Elle écoutait de toute ses oreilles, de tout son cœur. Oh ! certes, elle a dû prendre une jolie idée des belles dames, des illustres dames de Paris. Ce n'étaient qu'aventures galantes, que rendez-vous, que vic-

toires rapides et défaites passionnées. Elle me demandait de temps en temps : « Oh ! c'est comme ça, le grand monde ? »

Je souriais d'un air malin : « Parbleu. Il n'y a que les petites bourgeoises qui mènent une vie plate et monotone par respect de la vertu, d'une vertu dont personne ne leur sait gré... »

Et je me mis à saper la vertu à grands coups d'ironie, à grands coups de philosophie, à grands coups de blague. Je me moquai, avec désinvolture, des pauvres bêtes qui se laissent vieillir sans avoir rien connu de bon, de doux, de tendre ou de galant, sans avoir jamais savouré le délicieux plaisir des baisers dérobés, profonds, ardents, et cela parce qu'elles ont épousé une bonne cruche de mari dont la réserve conjugale les laisse aller jusqu'à la mort dans l'ignorance de toute sensualité raffinée et de tout sentiment élégant.

Puis, je citai encore des anecdotes, des anecdotes de cabinets particuliers, des intrigues que j'affirmais connues de l'univers entier. Et, comme refrain, c'était toujours l'éloge discret, secret, de l'amour brusque et caché, de la sensation volée comme un fruit, en passant, et oubliée aussitôt qu'éprouvée.

La nuit venait, une nuit calme et chaude. Le

grand navire tout secoué par sa machine, glissait sur la mer, sous l'immense plafond du ciel violet, étoilé de feu.

La petite femme ne disait plus rien. Elle respirait lentement et soupirait parfois. Soudain elle se leva :

— Je vais me coucher, dit-elle, bonsoir, monsieur.

Et elle me serra la main.

Je savais qu'elle devait prendre le lendemain soir la diligence qui va de Bastia à Ajaccio à travers les montagnes, et qui reste en route toute la nuit.

Je répondis :

— Bonsoir, madame.

Et je gagnai, à mon tour, la couchette de ma cabine.

J'avais loué, dès le matin du lendemain, les trois places du coupé, toutes les trois, pour moi tout seul.

Comme je montais dans la vieille voiture qui allait quitter Bastia, à la nuit tombante, le conducteur me demanda si je ne consentirais point à céder un coin à une dame.

Je demandai brusquement : « A quelle dame ? »

— A la dame d'un officier qui va à Ajaccio.

— Dites à cette personne que je lui offrirai volontiers une place.

Elle arriva, ayant passé la journée à dormir, disait-elle. Elle s'excusa, me remercia et monta.

Ce coupé était une espèce de boîte hermétiquement close et ne prenant jour que par les deux portes. Nous voici donc en tête-à-tête, là-dedans. La voiture allait au trot, au grand trot, puis elle s'engagea dans la montagne. Une odeur fraîche et puissante d'herbes aromatiques entra par les vitres baissées, cette odeur forte que la Corse répand autour d'elle, si loin que les marins la reconnaissent au large, odeur pénétrante comme la senteur d'un corps, comme une sueur de la terre verte imprégnée de parfums, que le soleil ardent a dégagés d'elle, a évaporés dans le vent qui passe.

Je me remis à parler de Paris, et elle recommença à m'écouter avec une attention fiévreuse. Mes histoires devenaient hardies, astucieusement décollétées, pleines de mots voilés et perfides, de ces mots qui allument le sang.

La nuit était tombée tout à fait. Je ne voyais plus rien, pas même la tache blanche que faisait

tout à l'heure le visage de la jeune femme. Seule la lanterne du cocher éclairait les quatre chevaux qui montaient au pas.

Parfois le bruit d'un torrent roulant dans les rochers nous arrivait, mêlé au son des grelots, puis se perdait bientôt dans le lointain, derrière nous.

J'avancai doucement le pied, et je rencontrai le sien qu'elle ne retira pas. Alors je ne remuai plus, j'attendis, et soudain, changeant de note, je parlai tendresse, affection. J'avais avancé la main et je rencontrai la sienne. Elle ne la retira pas non plus. Je parlais toujours, plus près de son oreille, tout près de sa bouche. Je sentais déjà battre son cœur contre ma poitrine. Certes, il battait vite et fort — bon signe; — alors, lentement, je posai mes lèvres dans son cou, sûr que je la tenais, tellement sûr que j'aurais parié ce qu'on aurait voulu.

Mais, soudain, elle eut une secousse comme si elle se fût réveillée, une secousse telle que j'allai heurter l'autre bout du coupé. Puis, avant que j'eusse pu comprendre, réfléchir, penser à rien, je reçus d'abord cinq ou six gifles épouvantables, puis une grêle de coups de poing qui m'arrivaient, pointus et durs, tapant partout, sans que

je puisse les parer dans l'obscurité profonde qui enveloppait cette lutte.

J'étendais les mains, cherchant, mais en vain, à saisir ses bras. Puis, ne sachant plus que faire, je me retournai brusquement, ne présentant plus à son attaque furieuse que mon dos, et cachant ma tête dans l'encoignure des panneaux.

Elle parut comprendre, au son des coups peut-être, cette manœuvre de désespéré, et elle cessa brusquement de me frapper.

Au bout de quelques secondes, elle regagna son coin et se mit à pleurer par grands sanglots éperdus qui durèrent une heure au moins.

Je m'étais rassis, fort inquiet et très honteux. J'aurais voulu parler, mais que lui dire ? Je ne trouvais rien ! M'excuser ? C'était stupide ! Qu'est-ce que vous auriez dit, vous ! Rien non plus, allez.

Elle larmoyait maintenant et poussait parfois de gros soupirs. qui m'attendrissaient et me désolaient. J'aurais voulu la consoler, l'embrasser comme on embrasse les enfants tristes, lui demander pardon, me mettre à ses genoux. Mais je n'osais pas.

C'est fort bête ces situations-là !

Enfin, elle se calma, et nous restâmes, chacun

dans notre coin, immobiles et muets, tandis que la voiture allait toujours, s'arrêtant parfois pour relayer. Nous fermions alors bien vite les yeux, tous les deux, pour n'avoir point à nous regarder quand entrait dans le coupé le vif rayon d'une lanterne d'écurie. Puis la diligence repartait ; et toujours l'air parfumé et savoureux des montagnes corses nous caressait les joues et les lèvres, et me grisait comme du vin.

Cristi, quel bon voyage si... si ma compagne eût été moins sotte !

Mais le jour lentement se glissa dans la voiture, un jour pâle de première aurore. Je regardai ma voisine. Elle faisait semblant de dormir. Puis la clarté du soleil, levé derrière les montagnes, couvrit bientôt de clarté un golfe immense tout bleu, entouré de monts énormes aux sommets de granit. Au bord du golfe une ville blanche, encore dans l'ombre, apparaissait devant nous.

Ma voisine alors fit semblant de s'éveiller, elle ouvrit les yeux (ils étaient rouges), elle ouvrit la bouche comme pour bâiller, comme si elle avait dormi longtemps. Puis elle hésita, rougit, et balbutia :

— Serons-nous bientôt arrivés ?

— Oui, madame, dans une heure à peine.

Elle reprit en regardant au loin :

— C'est très fatigant de passer une nuit en voiture.

— Oh ! oui, cela casse les reins.

— Surtout après une traversée.

— Oh ! oui.

— C'est Ajaccio devant nous ?

— Oui, madame.

— Je voudrais bien être arrivée.

— Je comprends ça.

Le son de sa voix était un peu troublé ; son allure un peu gênée, son œil un peu fuyant. Pourtant elle semblait avoir tout oublié. Je l'admirais. Comme elles sont rouées d'instinct, ces mâtines-là ! Quelles diplomates !

Au bout d'une heure nous arrivions, en effet ; et un grand dragon, taillé en hercule, debout devant le bureau, agita un mouchoir en apercevant la voiture.

Ma voisine sauta dans ses bras avec élan et l'embrassa vingt fois au moins, en répétant : « Tu vas bien ? Comme j'avais hâte de te revoir ! »

Ma malle était descendue de l'impériale et je me retirais discrètement quand elle me cria : « Oh ! monsieur, vous vous en allez sans me dire adieu. »

Je balbutiai : « Madame, je vous laissais à votre joie. »

Alors elle dit à son mari : « Remercie monsieur, mon chéri, il a été charmant pour moi pendant tout le voyage. Il m'a même offert une place dans le coupé qu'il avait pris pour lui tout seul. On est heureux de rencontrer des compagnons aussi aimables. »

Le mari me serra la main en me remerciant avec conviction.

La jeune femme souriait en nous regardant...  
Moi je devais avoir l'air fort bête !





*Et puis? demanda la Reine.*

*— Et puis, rien, répondit le conteur. Mon ami Lataille s'accusait d'avoir commis une faute de tactique ou de tact. Mais il n'a jamais pu savoir laquelle.*

*— Peut-être, dit Madame de Rocas, la dame était-elle sincèrement vertueuse?*

*— A moins, fit Catulle Mendès, que ce jour-là, par une suite de coïncidences invraisemblables, mais possibles, elle n'eût ses bas attachés de simples ficelles.*

*— N'allez pas plus avant, dit la marquise Thérèse, dans le chapitre des suppositions. Mesdames, n'admirez-vous pas la force des choses et les voies cachées de la Providence? J'ai vu vos yeux briller de colère et d'indignation tout à l'heure, quand M. de*

Maupassant nous exposait les théories de son ami Lataille ; je comptais prendre votre défense, et j'avais déjà préparé un assez joli plaidoyer. Mais quels raisonnements vaudraient l'écrasant démenti que donne à ces perversités l'histoire même que nous venons d'entendre ? Il sied, après cela, de pardonner aux hardiesses du conteur et de lui faire miséricorde. Les femmes n'ont pas besoin d'être défendues. Nous pouvons seules savoir à quel point nous sommes honnêtes et quelles excuses puissantes nous pouvons invoquer pour nos moindres peccadilles. Que nos fautes — si nous en avons jamais commis, — retombent sur le front de ce sexe corrompu et corrupteur auquel, pour notre malheur, notre vie est enchaînée.

M. de Maupassant se retira sous cette réprimande, non sans avoir baisé la main de la Marquise. La Reine était en conversation réglée avec M. Paul Bourget ; il se défendait de conter une histoire. Mais qui eût résisté longtemps à la toute-puissante Lady Helmsford ?

— Voici donc une histoire d'amour, dit-il.

— D'amour chaste ?

— Oui, Madame, chaste... comme l'hypocrisie !

## SKETCH-BOOK



LE vieux peintre italien Vicenzio Valla, que ses amis continuent d'appeler le petit Cencio, — quoiqu'il ait soixante ans passés et une longue barbe de fleuve, blanche comme le marbre, — raconte volontiers des histoires de sa première jeunesse, écoulée tout entière dans cette Italie de 1840 où Beyle fut consul et dont les « promenades dans Rome » donnent si joliment la physionomie. Quand on surprend le petit Cencio dans le rez-de-chaussée du vaste hôtel qu'il s'est fait construire sur un plan bizarre aux environs du parc Monceau, il

tourne contre le mur le chevalet sur lequel s'évoque déjà une tête plus d'à moitié modelée et palpitante. Il vous entraîne dans son jardinet : un trou de feuillage grand comme la main, et frais comme une cave. Il vous offre un cigare, allume le sien et parle deux heures, avec un fort accent, mais de la couleur. L'autre après-midi, nous étions là plusieurs à déplorer l'aventure d'un de nos camarades, lequel s'est compromis, battu et ruiné pour une femme qui fut longtemps cotée sur la place comme une valeur de bourse. Cencio partit d'un bel élan.

«..... C'est qu'elles savent si bien oublier et faire oublier leur passé, s'écria-t-il, elles se fabriqueraient une auréole avec le foulard de leur dernier amant. J'ai une histoire là-dessus, que je peux vous dire, et dont je suis le héros. Mais vous ne m'accuserez pas de fatuité, puisque j'y joue le rôle le plus enfantin qui se puisse rêver. J'habitais Naples en ces temps-là. Que mes débuts ont été durs ! Jusqu'à douze ans, n'ayant plus ni père ni mère, j'ai vécu comme vivent les gamins de là-bas, déjeunant et dînant de soleil et de hasard, les jambes nues, le cou nu, le reste couvert de haillons rapiécés. — Ah ! j'étais d'un ton, je vous le jure ! — noir comme un Maure, —

dans l'eau, en été, la moitié du jour, dormant en plein air et parfaitement heureux. Naples n'était point la ville civilisée d'aujourd'hui, non, mais une sorte de colonie africaine où les passions étaient si fort exaltées, et la police si insuffisante qu'il ne se passait guère de jour sans qu'il y eût mort d'homme. J'ai dans le souvenir un matin d'été où je vis le cocher d'un *corricolo* en train de disputer sur le prix de la course avec son client en pleine rue de Tolède. Ce client était un garçon superbe : le nez carré, le menton carré, la tête carrée, frisé comme un mouton, un teint de vieux bronze, et il riait avec ses blanches dents de la somme que réclamait le cocher. L'autre, un maigriot, bistré comme ce cigare, saute à bas du siège et frappe le jeune homme d'un coup de couteau. Le beau garçon ouvrit la bouche, roula les yeux, marcha deux pas et tomba raide. Le cocher filait au galop de son cheval. La foule lui donnait raison, et personne ne l'a poursuivi. J'ai un peu de ce sang dans les veines : un sang épais comme du vin de Calabre non filtré, et je lui ai dû cette fougue qui m'a valu mes succès.

« Mais voici comme j'ai quitté cette vie de bohémien. Un artiste anglais, à qui je servais de guide pour courir la campagne, remarqua des

figures que j'avais tracées au crayon sur une boîte, pour un de mes petits camarades. Il me donna des leçons, m'encouragea très fort. J'aperçus confusément une vie nouvelle. J'avais comme un diable dans les doigts. Je travaillai. Mes progrès furent étonnants. J'eus des commandes. J'exécutai des portraits qui furent jugés ressemblants, une décoration qui fut jugée originale ; tant et si bien qu'à vingt ans je gagnais de deux à trois cents livres par mois. Une fortune!...

« J'ai toujours aimé les rez-de-chaussée, sans doute parce qu'ils sont tout près de cette rue dont je suis l'enfant. J'en avais loué un dans une maisonnette sise très haut. De là je dominais un paysage qui est un des plus beaux du monde. Comme les marches d'un escalier de géants, les terrasses s'étageaient au-dessous de mon balcon, tellement foisonnantes de feuillages d'arbres que les maisons y disparaissaient et qu'il semblait qu'il n'y eût entre la mer et moi que cette cascade de verdure. Mais, à droite et à gauche, Naples s'étalait, énorme, retentissante. En bas le port dressait la forêt de ses mâts. Puis la mer lui-sait, ou trop bleue ou toute blanchâtre, suivant le ciel. Les îles à l'horizon semblaient des améthystes, quand le soleil couchant teintait de vio-

let leur masse noire. En face, le Vésuve fumait indéfiniment, et la ligne sinueuse du golfe groupait et ces maisons et ces villas et ces vaisseaux et ce volcan et ces îles, comme le fil d'un collier groupe toutes les pierreries éparses d'une parure. Ah ! sur ce balcon qui prolongeait en terrasse mon atelier, que j'ai passé d'heures à griser mes yeux de ce magnifique tableau ; je me couchais sur la pierre tiède, las de travail, quand la nuit montait, un par un je regardais les astres éclater dans le ciel obscur, et il me semblait que mon âme s'échappait de moi, tant je m'unissais à la beauté infinie des choses.

« Ma propriétaire louait aux étrangers le premier étage de ma maisonnette, meublé. Un jour, une dame espagnole s'y installa avec son mari. De ce jour-là, l'entière félicité dont j'avais joui jusqu'à ce moment fut perdue. Je n'avais jamais aimé. Le temps m'avait manqué, le désir aussi. Un peu de la froideur de la terre des grottes des environs de Naples, où j'avais dormi tant de nuits, semblait m'avoir gagné le cœur. La jeune femme changea tout cela, rien qu'en s'accoudant à son balcon qui surplombait une partie du mien. Je me rappelle cette apparition, après quarante ans, comme si j'étais encore le jeune barbare aux

boucles noires qui leva la tête parce que le bruit d'un pas au-dessus de lui dérangeait sa rêverie. La dame espagnole regardait mon paysage. C'était sous la pleine et dure lumière du midi, cette heure que j'aime, parce qu'elle sculpte les choses à coups d'ombres trop noires et de clartés trop blanches. Je la regardai, moi, sous son ombrelle rouge qui incendiait la pâleur de son teint. Je détaillai sa figure que je voyais de trois quarts et par dessous. Elle avait une bouche et un nez comme façonnés à la pointe du ciseau le plus délicat, tant ils étaient fins; des yeux bruns d'une douceur spirituelle, et un ovale qui n'eût pas été assez long, si le sourire ne l'eût corrigé, — un sourire qui flottait entre les lèvres et les joues, comme dans les figures de Vinci. Mes modèles et les Napolitaines que je connaissais m'avaient révélé des beautés de forme. Nulle part je n'avais rencontré cette beauté toute d'esprit, ce je ne sais quoi de mobile et de si vivant. Bref, je devins amoureux, comme un fou que j'étais en ces premières fureurs d'une jeunesse longtemps comprimée, et nécessairement mon amour se doubla d'une jalousie enragée envers le mari. J'espionnai le ménage comme un policier, et je reconnus avec indignation que ce gros homme — il était

laid, tout court, tout rouge et représentait une maison de commerce de Barcelone, — que ce gros homme, dis-je, traitait avec une familiarité sans réserve cette personne si menue, au joli sourire. Le mari sortait, dès le matin, pour traiter ses affaires, il rentrait à l'heure du déjeuner qu'ils prenaient d'ordinaire à la maison ; alors la sieste ; puis, vers cinq heures, ils partaient ensemble et passaient leur soirée à la promenade, après avoir mangé le plus souvent dans une trattorie près de la mer, au pied du Pausilippe.

« J'avais bien vu, malgré ma naïveté, que la jeune femme me regardait beaucoup, et je devais certes l'étonner. A cette époque, je portais mes cheveux sur mes yeux, ma barbe longue, des vêtements en forme de sac, et sous mes sourcils trop fournis, mes yeux luisaient, petits et jaunes, comme ceux d'une bête. Mais comment lui parler ? Après bien des réflexions, je m'arrêtai à une résolution simple : monter sur le balcon à la force du poignet, une nuit, frapper contre la fenêtre. Si c'était Lui qui venait, je l'aurais tué ; si c'était Elle... Oh ! n'ayez pas peur, fit-il, en voyant notre sourire, je ne suis pas monté sur le balcon, pour l'excellente raison qu'un matin, tandis que je roulais ces projets au lieu de finir un tableau

commencé, le mari frappa à la porte de mon atelier, et me demanda, en mauvais italien, mais avec une politesse parfaite, de vouloir bien faire son portrait. J'acceptai, non sans quelque remords, et je fus reçu au premier étage et je commençai de pouvoir parler à la jeune femme. Parler ! Dieu ou le diable sait comme, attendu qu'elle ignorait l'italien autant que moi l'espagnol...

« Ah ! l'espagnol ! Je l'appris avec bien de la peine, mais avec acharnement, et à travers la vie la plus délicieuse et la plus folle. J'étais chez la jeune femme toute la journée, et je vous étonnerai beaucoup en vous disant qu'elle ne devint pas ma maîtresse. Ce fut ainsi pourtant. Avec sa petite taille, sa robe courte qui découvrait ses pieds cambrés, sa tournure dont je ne puis rien dire, sinon que tout en elle était comme intelligent, elle m'infligeait une timidité invincible. Elle m'appelait son sauvage, jouait avec moi comme avec un jeune chien, voyait l'instant où j'allais perdre patience, et alors, c'était dans ses yeux couleur de café léger une lueur si fière, si méprisante, que j'étais brisé. J'ai compris dès lors comment les dompteurs entrent dans les cages des tigres. D'ailleurs, aussitôt que nous pûmes causer, elle me fit comprendre qu'étant mariée, elle ne manque-

rait jamais à ses devoirs; que je pouvais l'aimer, mais comme une sœur, enfin une foule de ces phrases douces comme l'huile, que les femmes excellent à jeter, en effet, comme une huile, sur les feux qu'elles veulent transformer en brasier. Je crus à tout cela comme à Saint Janvier, dévotement. J'aurais baisé sa robe comme celle de la Madone, et je ne blasphème pas en disant cela, tant mon sentiment était pieux et pur... quand elle était là. Puis, une fois seul, mon imagination s'affolait. Je possède la mémoire du monde extérieur, au point de voir, lorsque je ferme les yeux, en relief et posés devant moi, à une distance d'un demi-mètre, tous les visages que j'ai rencontrés dans la journée, avec une minutie infinie de détails. J'expiais ce pouvoir qui m'a fait peintre — ah! cruellement! Je la voyais comme je vous vois, et ses yeux malins, et ses lèvres minces, et le fin duvet, indiqué à peine, qui adombrait les coins de cette bouche moqueuse. Alors je prenais un de mes carnets, un *sketch-book*, consacré à elle seule, et, de la pointe de mon crayon, je dessinais cette tête aimée, dans toutes sortes d'attitudes et d'expressions : ici sommeillante, et telle que je la rêvais bercée entre mes bras au matin d'une nuit d'amour; là dédaigneuse et telle que je l'eusse

voulue pour tout autre que moi; ailleurs songeuse, et c'était quand j'avais surpris en elle un passage de mélancolie, et je faisais flotter autour de cette bouche et dans ces yeux des sentiments aussi romanesques que les miens; je la possédais dans ce mirage avec une intensité d'adoration inouïe. Une folie d'artiste, quoi! toute pareille à celle que Dante ou Pétrarque ont subie à l'occasion de leurs idoles, puisque l'un et l'autre ne les aimèrent aussi que de tête.

« Cette folie dura un mois, puis la jeune femme partit de Naples, sans m'avoir rien accordé d'elle qu'un baiser sur la joue, avant de monter dans le train qui me l'emportait à jamais. Il m'arriva ce qui vous est arrivé à tous, n'est-ce pas? Je revins avec le mari qui restait pour quelques jours encore, et nous dinâmes ensemble, dans un restaurant qu'elle aimait, — à huit heures du soir, sur le bord de cette mer où j'avais souvent erré en barque avec elle. Nous étions là seuls, après ce dîner, à finir une troisième bouteille de vin du Vésuve; nous parlions d'elle, et comme je disais « votre femme... » il se prit à sourire, et achevant de boire le contenu de son verre : « Ma femme!... comme la vôtre, mon cher, je puis bien vous dire cela, maintenant qu'elle est par-

tie, » et il continua, m'expliquant qu'elle était sa maîtresse, mais depuis plusieurs années, et que pour le bon renom de sa maison de commerce, il la donnait comme mariée à lui, que d'ailleurs elle aimait cela parce qu'elle était naturellement fière, mais que lui-même au fond s'en moquait ; et vingt autres confidences pareilles. Vous comprendrez qu'elles furent foudroyantes, puisque vous savez quel bandeau cette femme m'avait passé sur les yeux. Mon désespoir fut si comique même que mon compagnon ne put s'empêcher de rire, aux éclats cette fois. Sur quoi, le saisissant à bras-le-corps, et avec une force décuplée par la passion, je le portai jusqu'au bord de la terrasse solitaire, en lui disant : « Un rire de plus et je te précipite... » L'expression de mes yeux était si féroce sans doute qu'elle le dégrisa... Inutile de vous dire que je tombai dans la tristesse la plus noire... Mais croyez-vous que je me serais battu en duel pour celle-là ?

« Le plus fort, continua le vieil artiste, c'est qu'à la réflexion, j'en vins à lui pardonner tout ce mensonge. Il me parut qu'en me mystifiant, elle m'avait procuré les sensations les plus exquises au lieu des plus banales. Cela l'avait divertie d'être aimée comme une honnête femme, une

fois dans sa vie, et elle m'avait pris comme instrument; mais n'avais-je pas été payé de cette duperie par les plus délicieuses des heures que j'eusse connues jusque-là, — que j'aie connues depuis?... C'est qu'elle était si séduisante!... »

Et, courant à son atelier, il en rapporta le *sketch-book* dont il avait parlé. A toutes les pages de ce livre la même figure apparaissait. On comptait là, comme dans l'*Intermezzo* de Heine, les grains dispersés d'un rosaire d'amour. Cencio n'avait pas menti, c'était une tête charmante de coquette romanesque, et dont l'attrait avait dû être irrésistible sur une âme jeune et neuve à la vie. A la dernière page, le caprice de l'artiste avait dessiné une tête de mort, mais dans laquelle il était impossible de ne pas reconnaître les lignes du visage de cette femme — la femme de ses premiers rêves, et qui sait? de ses derniers peut-être.





*N* se montra très sévère pour l'héroïne de ce conte, et les femmes surtout trouvèrent les plus cruelles paroles pour flétrir, comme il convenait, sa coupable conduite et ses odieux mensonges. Catulle Mendès, seul, eut l'audace de faire voir quelque miséricorde pour elle, et même il osa la louer de ne pas s'être révélée telle qu'elle était en effet. Car on sait que ce poète pousse la témérité du paradoxe jusqu'à prétendre que l'homme et la femme n'ont qu'à gagner, — surtout dans les choses de l'amour, — à se montrer, non pas tels qu'ils sont mais tels qu'ils devraient être; et il termina son discours, qui fut trop long, en affirmant que le bonheur cesserait d'exister le jour où disparaîtrait le Divin

---

*Mensonge ! On ne daigna même pas réfuter de telles théories, et l'on se hâta de demander une histoire à Léon Cladel qui venait de s'approcher sur un signe de Madame de Rocas ; elle se souvenait d'avoir été Reine le jour où il fut Roi ; et voici ce que conta l'auteur du Bouscassié.*

## YANKEE



OUT un monde de mioches bruns, châains et blonds, sautaient en chœur en croquant des gâteaux ou suçant du sucre d'orge sous les yeux de leurs parents et des invités debout dans le vaste salon de l'ambassade du Mexique. Au premier rang de la galerie se glissa, distraite, une jeune personne très gracieuse quoiqu'un peu roide en sa robe de satin gris de fer fermée et polie comme une armure.

— Une étrangère, n'est-ce pas? interrogea doucement la mère de l'habile dramaturge Hefor; une Anglaise, sans doute?

— Oui, presque, lui répondit à l'oreille sa bru, M<sup>me</sup> Jénuval, l'excellente collaboratrice de l'étonnant aqua-fortiste, récemment médaillé, son mari.

— Comment, presque?

— Une Anglo-Saxonne, née sur l'autre continent.

— Tu frissonnes; sa présence t'aurait-elle troublée?

— Oui, je ne m'attendais point à la rencontrer ici.

— La connais-tu?

— Fort peu; trop pourtant, en vérité.

— Chacune de tes paroles est une énigme et tu pâlis à présent; qu'est-ce donc?

— En nous en retournant tout à l'heure, je vous raconterai ce que je sais d'elle.

— Allons-nous-en tout de suite; oh! je suis si curieuse, moi!

Mal à l'aise et ne souhaitant pas mieux d'ailleurs que de se retirer, la charmante artiste déféra sur-le-champ au désir de sa belle-mère; elles sortirent discrètement, et bientôt, toutes les deux, enveloppées de fourrures, se blottissaient côte à côte en un coupé, richement capitonné, qui roulait sans bruit, tel qu'un char fantôme, sur la molle

couche de neige dont étaient feutrées toutes les rues où les rayons jaunes du gaz flambaient dans les réverbères, ainsi que des fleurs d'or.

— Eh bien! dit alors l'exquise adjudante du graveur en se drapant dans une sorte de crispin en martre zibeline, écoutez-moi. « C'était, il y a deux ans, le lendemain du jour où votre et mon cher Victor m'avait demandée en mariage, nous dînions en famille, papa, maman, Gustave et Lucien, mes deux grands frères, et ma petite sœur Angeline et moi, lorsque tout à coup, par un vent affreux qui secouait la maison, on sonna vivement à notre porte, et presque aussitôt entra, telle qu'une rafale, en la salle à manger, une singulière jeune fille, assez gentille et très fluette, que nous n'avions jamais vue et qui, très gaie, comme chez elle, nous tendit les mains.

« — A qui, mademoiselle, ai-je l'honneur de parler?

« Et mon père, qui s'était levé de table, s'inclina.

« — Je suis miss Thowton, Nelly Thowton, l'unique enfant de votre ancien camarade à l'École des beaux-arts, Harry Thowton, de Baltimore, *yes! my dear sir*; et j'aurai bien du plaisir à vous embrasser de la part de mon *father*, qui vous aime

beaucoup, beaucoup. Y consentez-vous, monsieur? Oh! ce me serait quantité de joie.

« Et comme nous restions tous ébahis, elle se débarrassa lestement de son waterproof en caoutchouc blanc, où ruisselaient de grosses gouttes de pluie et poursuivit ainsi :

« — Puisqu'il te plaît de visiter la France où j'ai vécu, me dit un soir monsieur mon papa, vas-y; *the Ship-Boy* part justement demain matin; embarque-toi sur ce steamer le plus rapide et le plus confortable aussi de la Société Vanderson and Company; dès ton arrivée à Paris, cours chez mon ancien compagnon d'études Séverin Ollyos, avenue d'Iéna, 9;... et me voici : si je vous gêne, je m'en vais!

« Surpris encore de ses allures si familières, nous qui étions alors si peu au courant des mœurs de son pays, nous la regardions en silence. Elle n'était pas jolie, quoique très blanche et très rousse; mais en elle, de la tête aux pieds, tout riait, sauf ses yeux vert d'eau, cependant, qui demeuraient toujours voilés, ainsi que ces gouffres où croupissent des eaux mortes.

« — Oh! soyez persuadée, miss Nelly, que vous êtes ici la bienvenue.

« — Hé bien, alors, monsieur, comme j'ai

très faim, vous me permettrez de me restaurer avec vous.

« — Oui, certes.

« Sans vergogne, elle s'assit aussitôt entre maman et papa, mangea bien, but encore mieux et puis, au dessert, elle jasa. Quelle langue agile ! Une navette. Elle avait d'abord voyagé dans les deux Amériques, seule ainsi que la plupart des misses de sa condition et de son âge, qui ne craignent pas, elles, ainsi que les trop timides demoiselles de France, de courir les aventures. Il lui en était arrivé de très drôles. Une fois, en revenant de San-Francisco, le train dans lequel elle se trouvait dérailla comme il traversait un pont, et quel pont ! une série de piquets sur lesquels reposaient les rails, et l'on fut culbuté dans le fleuve où plus de trois cents personnes se noyèrent après avoir été rompues. Elle, qui nageait comme un poisson, s'en tira sans aucun mal après avoir flotté pas mal de temps entre deux nègres qui lui faisaient des yeux terribles au milieu de l'eau.

« Plus tard, au Canada, certain jour où pour quelque argent elle avait obtenu des chauffeurs et des mécaniciens de se loger avec eux sur la locomotive qu'ils conduisaient, elle eut la fantai-

sie de se mettre à califourchon sur l'un des tampons, et jamais elle n'avait éprouvé de sensation plus agréable que de se voir emporter ainsi dans le vent et la fumée, à toute vitesse, cent vingt kilomètres à l'heure au moins. Seulement un grand danger la menaça vers la fin de cette journée. Une bande de Hurons avait obstrué la voie, en sorte qu'il fallut stopper. Alors ils se répandirent dans les wagons, en chassèrent les voyageurs et se prirent ensuite à danser en brandissant des couteaux et des haches. Elle crut qu'elle allait être violée, et, chose plus horrible encore : scalpée. Heureusement les sauvages se contentèrent de la piller, en sorte qu'elle en fut quitte à bon marché. Dès qu'elle eut atteint ses dix-huit ans, elle cingla vers l'Europe, atterrit en Angleterre, où, si ce n'est d'avoir empêché dans une villa, non loin de Woolwich, un lord dévoré par le spleen de se brûler la cervelle, rien de bien extraordinaire ne lui advint. Elle espérait bien qu'il n'en serait pas de même en France, à Paris, où son intention était de passer l'hiver, en quelque maison bourgeoise, car ici, paraît-il, les jeunes filles, qui sont seules, sont mal regardées et même peu respectées par les gentlemen; et, ma foi, puisqu'elle avait été si cordialement accueillie

par l'ancien ami de son père, le très honorable sir Ollyos, elle n'hésitait pas à le prier de lui accorder l'hospitalité, non pas gratuitement, oh! *no, no, no!* pas gratuitement. Une toute petite chambre lui suffirait amplement; elle y serait aussi bien que dans la cabine d'un paquebot, en mer. Effrontée comme un page, hardie comme un mousse, elle nous toisait du regard en disant cela; puis quand sa requête eût été admise, elle nous embrassa tous à tour de rôle, en s'écriant : *Wery well!* Ensuite elle caqueta de plus belle, eut l'air de s'attendrir en parlant de sa très chère mère, la bonne, l'excellente Harriett Thowton de Baltimore, mais nous remarquâmes que si sa voix larmoyait, son œil demeurait sec et froid comme l'acier. Une minute après, elle rit aux éclats sans qu'il se fût adouci.

« Sa physionomie et son caractère ne tardèrent point à nous inquiéter davantage. Installée chez nous, elle y vécut comme dans une hôtellerie quelconque, sans se préoccuper le moins du monde de la gêne que nous occasionnaient ses mœurs d'outre-mer. En négligé plus souvent qu'en toilette, chaque après-midi, toujours seule, elle sortait, allait à l'Hippodrome, aux musées, à quelque concert; vers cinq et six heures, elle

rentrait et, dès qu'elle avait pris son repas, se rendait au théâtre, à l'Opéra préférablement, excepté le dimanche et les jours fériés, pendant lesquels, puritaine sans foi, mais formaliste ainsi que la plupart de ses coreligionnaires, elle bâillait, oisive, toute la journée, en grignotant force gimbettes arrosées de verres de bière ou de punch, et parfois elle daignait nous confier ses impressions et ses projets.

« *Yes! yes! aoh!* Les Français en général et les Parisiens en particulier étaient, à son avis, beaucoup plus distingués mais aussi bien moins pratiques que ses compatriotes. Si ceux-ci, trop obstinés, se perdaient à force de ténacité, ceux-là, si légers, tournaient comme des girouettes à tous les vents et semblaient avec leurs barques. Sans doute, à Paris, il y avait plus d'entrain qu'à Washington ou à New-York, mais aussi moins de liberté. Dans son pays, au nord comme au midi, filles et garçons, ayant leurs coudées franches, en profitaient en tout bien tout honneur, sans que personne s'avisât de les épier ou de les narguer, et chez nous, au contraire, il suffisait qu'ils s'entretinssent au bal ou dans la rue pour qu'on supposât tout et le reste. Assurément elle adorait notre capitale à cause des agréments

qu'on y trouve à chaque pas sans les chercher, et s'y fixerait volontiers, à la condition toutefois qu'elle y rencontrât un mari selon ses goûts, encore jeune ou bien entre deux âges, n'importe! et sinon riche, car elle l'était pour deux et même pour quatre à la rigueur, du moins bien né, voire noble, surtout noble. Oh! mon Dieu, oui, pourvu que ce cavalier lui apportât des parchemins authentiques, un titre en règle et qu'il lui laissât la bride sur le cou, vraiment elle en serait charmée, et si, par hasard, son époux, son ange, s'évanouissait après la lune de miel, elle serait alors au comble de ses vœux; car, mariée, et n'étant pas condamnée à subir plus tard les exigences ou les caprices d'un maître, nul n'aurait le droit de lui demander compte de ses actions; en somme, être à même de se comporter à sa guise et sans qu'on puisse en gloser, en vérité, c'était là son unique idéal. Le malheur était qu'en Europe, et notamment en France, où les femmes sont toujours tenues en lisière, un mari tel que celui-là n'était point facile à découvrir; aussi, regrettant qu'il en fût ainsi, elle songeait parfois que ses souhaits ne seraient jamais exaucés et qu'elle serait contrainte de vieillir, célibataire, à moins d'épouser, comme la plupart de ses jeunes amies

de pension, quelque épais négociant de sa terre natale. Enfin, elle s'y résignerait peut-être plus tard, dans l'avenir; mais, grâce au ciel, elle ne désespérait pas encore de s'éviter une telle extrémité. Là-dessus, elle pouffait en s'étirant ou en se roulant sur un divan, ainsi qu'une chatte sur des racines de valériane et s'endormait bientôt en chantonnant quelque hymne anglican.

« A la fin d'avril, elle fut prise de la rage de chevaucher et, chaque matin, à l'aube, elle parcourait à bride abattue les Champs-Élysées et les avenues du bois de Boulogne. Autour du lac, un jour elle reconnut quelques touristes arrivés l'avant-veille du Maryland. Ils l'engagèrent à les accompagner aux Pyrénées, elle s'y décida, rentra, nous prévint et, le lendemain soir elle partait avec eux par l'express de Bordeaux, après nous avoir promis de nous écrire une fois chaque semaine. Elle ne nous tint pas parole et nous ne savions trop ce qu'elle était devenue. A la mi-juillet nous reçûmes enfin d'elle une lettre datée de la vallée de Luz. Il est déniché, mon merle blanc, nous disait-elle, et puisque je l'ai saisi, je ne le lâcherai pas.

« Entre Toulouse et Foix, lui que j'avais cherché sans succès à Paris, il s'est abattu de lui-même

dans le wagon où je sommeillais. Sa chute m'éveilla, nous causâmes. Son ramage et son plumage me plurent autant que lui convinrent mon minois et mon babil. La suite se devine, hein? Il réalise tous mes rêves. Sous peu vous le verrez, en chair et en os, aujourd'hui contentez-vous de contempler son image, ci-jointe.

« Étonnés, très étonnés, nous retirâmes de l'enveloppe une photographie délicatement emprisonnée entre deux feuilles de papier de soie fixées par un mince ruban de satin rose, et nous n'eûmes qu'un cri : quel bel homme ! Une haute taille, un grand front, des traits admirables, avec des yeux si doux et des cheveux fort longs ainsi que les portent nos poètes ; en un mot, une figure mystique à la fois et patricienne. Il nous fut impossible de répondre à cet envoi, car l'heureuse Américaine, étourdie de sa félicité, sans doute avait oublié de nous indiquer son adresse. Où lui donner de nos nouvelles et comment les complimenter, *elle* et *lui*, de leur union? Nous attendîmes impatiemment une autre missive qui ne vint point. Très préoccupée à cette époque de la santé chancelante de mon mari, je ne pensais plus depuis longtemps à cette négligente aventurière, lorsqu'au milieu de l'autre automne,

une après-midi, vous étiez alors en villégiature avec les miens en Berry, ma bonne me remit en mon boudoir la carte d'une dame qu'elle avait introduite au salon. Un nom inconnu : Madame la vicomtesse d'Arcqua.

« Je me hâtai de me rendre auprès de cette étrangère. En grand deuil, elle était adossée contre le marbre de la cheminée et considérait avec attention le portrait de mon frère aîné, la superbe eau-forte de Victor. A mon aspect la visiteuse haussa la tête et leva son voile noir. Oh ! Nelly ! criai-je. Elle s'approcha de moi, vive, allègre et gentille comme avant son départ et m'embrassa. Votre père ? lui demandai-je en examinant malgré moi les habits funèbres dont elle est revêtue. — Il va bien, lui, mais je suis veuve, moi. Cela fut prononcé d'une voix indifférente, terne, neutre, avec un demi-sourire qui me troubla, car je m'étais tout à coup souvenue de ses confidences, alors qu'elle était encore miss Thowton. Ah ! l'ange qu'elle avait désiré, possédé, s'était évanoui, selon ses vœux, pendant leur lune de miel ! — Et quand, de quoi, comment est-il mort ? — Il y a quinze jours, entre mes bras et ses lèvres sur les miennes, d'une rupture d'anévrisme... Ah ! maman, à

présent vous devez comprendre, n'est-ce pas? pourquoi je frémis chaque fois que le hasard me met en présence de cette énigmatique et peut-être cruelle Yankee avec qui, ma famille et moi, nous n'avons plus aujourd'hui de relations. »

Il y avait plus de dix minutes que la voiture où s'entretenaient les deux parentes s'était arrêtée, sans qu'elles s'en fussent aperçues, à la porte d'un hôtel. Enfin la portière du coupé s'ouvrit, et soutenues par un laquais, elles descendirent, l'une et l'autre en silence et pénétrèrent dans leur demeure.





*EST-CE à dire, fit la Marquise, que vous fa-*  
*siez votre Yankee responsable de son veu-*  
*vage?*

*— A Dieu ne plaise! répondit Léon Cladel, je ra-*  
*conte simplement les choses comme elles se sont passées.*  
*On n'aime pas à voir les gens réussir aussi bien*  
*dans leurs projets.*

*— On ne prévoit pas un anévrisme, dit Paul Her-*  
*vieu. Cette vicomtesse me fait l'effet d'une femme*  
*charmante et fort agréable à connaître. Elle doit être*  
*plus jolie que vous ne dites, j'en suis sûr. Et si son*  
*mari est mort d'amour dans ses bras, de quoi pour-*  
*rait-il se plaindre?*

*— Ne disons pas de mal des Américaines, fit un*

poète appuyé contre un grand arbre, et qui rêvait sans doute de savanes et de forêts vierges. D'ailleurs, il n'y a pas d'Américaines à proprement parler. Chacun des États de l'Union a sa race distincte, modifiée par les usages, les mœurs, le climat, les habitudes. Les filles de l'Illinois ne ressemblent pas aux filles du Michigan. Et de ce qu'elles vous causent des étonnements, elles n'en sont pas plus mauvaises. Vous vous étonnez de Miss Nelly? Que diriez-vous donc si vous connaissiez ma petite Effie, d'une grande famille bourgeoise, entourée de gens qui l'adorent et d'amies charmantes comme elle. Je ne sais quel incident nous mit en rapports à trois mille lieues de distance l'un de l'autre. « Écrivez-moi souvent, me dit-elle, pour m'apprendre le français. » Cela est évidemment d'un esprit pratique. Je lui demande son portrait pour prix de mes leçons. Elle me l'envoie; je lui réponds : « Vous êtes charmante ; je vous aime. — Moi aussi, » répond-elle à son tour. N'est-ce pas absolument naïf et adorablement positif à la fois? Une inondation désole le pays, on organise des fêtes de charité, on donne une grande représentation à l'Opéra de la ville. Les rôles sont distribués à des amateurs; le principal échoit à Effie, qui joue pour la première fois la comédie avec l'aplomb de ses dix-sept ans. Elle obtient un succès prodigieux. Une petite Française se

serait endormie sur ses lauriers. Effie m'écrit : « Il paraît que j'ai du talent ; me conseillez-vous de me faire comédienne ? Mon père y consent. Et je vous verrai bien plus tôt. » Voilà l'histoire. Cela ferait pousser les hauts cris en France ; cela est tout naturel là-bas. La grande actrice Rhéa donne des leçons à la petite Effie et la trouve merveilleusement douée...

— Votre histoire n'est pas ennuyeuse, dit la Reine au poète, mais on ne vous a point demandé de nous raconter vos bonnes fortunes. Puis, que comptez-vous faire de cette étoile de l'autre monde ?

— Mais l'aimer, madame, l'aimer sans l'engager à rien et l'aimer toujours. On n'a rien à craindre avec ces sérieuses et adorables filles. Nous nous entendrons toute de suite. Vienne l'avenir.

— Cher ami, dit François Coppée qui écoutait depuis un moment ces divagations amoureuses, vous me permettez d'être moins indulgent que ces dames. On ne prend pas une fille ainsi. Les théories conquérantes de M. Simon Lataille peuvent se défendre en thèse générale ; elles s'appliquent au combat de la vie amoureuse, dans lequel les hommes et les femmes sont également cuirassés. Mais quel respect attendri doit inspirer ces âmes de jeunes filles, frémissantes au réveil de leur cœur, inquiètes du besoin d'aimer, et qui se laissent prendre aux premières paroles émues !

*N'est-ce pas une mauvaise action que de troubler leur âme quand on ne peut pas leur donner toute sa vie?*

— *D'abord, dit le correspondant de miss Effie, ma vie appartient aux gens que j'aime, et ils peuvent en disposer. Et ce qui serait mal sans doute avec une Française est tout naturel et très légitime, quand il s'agit d'une femme qui, malgré son âge, est plus raisonnable que moi...*

— *Cela ne m'empêchera pas, dit François Coppée à l'amoureux, de vous dire, puisque la Reine m'y convie, un conte qui vous fera peut-être réfléchir.*

## UNE IDYLLE MANQUÉE



**S**EULS, les vieux Parisiens savent que chaque faubourg de la grande capitale est une petite province, vivant d'une vie personnelle, ayant ses grands hommes de clocher, ses célébrités locales. Or, il y a cinq ou six ans, personne n'était plus fameux dans le quartier qui s'étend du Champ-de-Mars aux Fortifications, que le grand-premier-rôle Saint-Armand, dont le nom, imprimé en caractères gras, avait toujours les honneurs de la vedette sur l'affiche du théâtre de Grenelle. Sans doute, l'expansion de cette renommée avait des limites

assez bornées, et Saint-Armand, illustre à Javel, était à peu près inconnu au Gros-Caillou. Mais qui peut se flatter d'avoir vraiment atteint la gloire ? Assez récemment, un employé de mairie, rédigeant un acte de mariage, n'a-t-il pas demandé à Victor Hugo, l'un des témoins : « Votre nom s'écrit-il avec un T ? »

Saint-Armand — c'était un sage — se contentait d'être l'idole de son quartier et ne s'affligeait pas d'être obscur au delà des Invalides. D'ailleurs, tenir l'emploi de premier-rôle *assoluto*, jouer sans conteste tous les Bressants et tous les Mélingues, et parler d'un air protecteur à la duègne et au comique-habillé, cela peut suffire à l'amour-propre — toujours formidable pourtant — d'un comédien. Pour lui, l'essentiel est d'avoir la première place, et même, à bien des égards, doit-il aimer mieux l'occuper dans un modeste théâtre de banlieue, où l'applaudit bruyamment l'enthousiaste public des faubourgs, si passionné pour le spectacle que, dans ce petit monde, la conscience d'un homme intègre et la vertu d'une femme austère se sentent fléchir devant l'offre d'un billet de faveur.

Le grand-premier-rôle en tous genres du théâtre de Grenelle méritait-il sa popularité ? Presque.

Déjà mûr — il avait longtemps couru la province — et tout près d'aborder la quarantaine, Saint-Armand était un gars superbement bâti, fait pour le maillot. Un peu de ventre déjà ? Allons donc ! Non, du gilet, de l'estomac, un air de force enfin, qui ne lui faisait aucun tort dans le séduisant et le servait dans le pathétique ; et, sur un cou de taureau, un large visage, aux traits un peu gros, excellent pour l'optique de la scène et de cette pâleur olivâtre qui blanchit aux lumières. L'œil très noir et encore brillant, bien que frisé par la patte d'oie, le cheveu rare mais redevenant fougueux sous le fer du coiffeur, de courtes moustaches qui ne tombaient même pas dans les rôles à poudre, et un reste indompté d'accent toulousain, tout en lui était d'accord avec une espèce de talent chaleureux et commun, le talent du cabotin qui joue des pectoraux pour exprimer l'émotion et tape du pied à la fin des tirades.

Aussi, quel prestige ! Le « Tout-Grenelle des premières » — ouvriers aux faces charbonnées des usines d'alentour, « riz-pain-sel » aux épau-lettes blanches, cigarières aux doigts jaunis de la Manufacture des Tabacs — n'aurait pas souffert un autre d'Artagnan, un autre Lagardère ; et quand Saint-Armand reprenait un de ces grands

rôles de cape et d'épée, on faisait, tout le long de la semaine, le *maximum* des samedis de paye.

De tels triomphes avaient inspiré à Saint-Armand — avouons sa faiblesse — une excusable vanité. « A la ville », il parlait trop volontiers peut-être de sa personne et de ses succès. Il s'abandonnait notamment à ce travers dans le petit café de la rue Fondary, où il arrivait ponctuellement chaque soir, à cinq heures, toujours très bien tenu, la redingote serrée à la taille, un soupçon de teinture à ses tempes grisonnantes et coiffé d'un chapeau de haute forme, luisant comme un sabre. C'était alors que tout en dînant, — bonhomme et sans fierté, — avec le limonadier et sa femme, il exposait quelques théories d'art et souvent établissait, au fromage, des comparaisons entre lui-même et les principaux acteurs des théâtres du Boulevard.

— Oui — disait-il à ses hôtes, béants d'admiration devant l'artiste, — je suis modeste et je ne m'en fais pas accroire. Certainement, Dumaine peut être mieux que moi dans *Patrie*, Taillade mieux que moi dans les *Deux Orphelines*, Lacressonnière mieux que moi dans le double rôle du *Courrier de Lyon*... Tout ce que vous voudrez... Mais je ne crains personne dans *Lazare le Pâtre*.

Est-il nécessaire de dire qu'un pareil homme avait de tout temps remporté sur le sexe enchanteur d'innombrables et très flatteuses victoires? Jadis, en province, d'après la légende, il avait été redoutable; et le souvenir d'une trop sensible préfète était lié, paraît-il, à l'épingle surmontée d'une perle noire, dont se parait Saint-Armand, resté fidèle aux cravates longues. Aussi, en matière de galanterie, avait-il les opinions exclusives, les idées arrêtées du pacha qui n'a qu'à jeter le mouchoir, de l'homme qui peut choisir parmi les hommages. Esprit hiérarchique et tenant à conserver dans les coulisses son rang de grand-premier-rôle, il dédaignait les comédiennes et, pareil à l'éléphant, cachait ses amours; ce qui faisait dire cyniquement à Anatole, qui était le premier-comique de l'endroit: « Saint-Armand porte en ville. »

Mais la vérité, qu'il dissimulait soigneusement, c'est que, depuis son séjour dans la banlieue, il avait vu décroître le nombre de ses bonnes fortunes. Quelques maîtresses d'officiers, quelques femmes de petits employés, dépravées par le désœuvrement des après-midi; et c'était tout. Il fallait s'y résoudre, Grenelle était un mauvais terrain, où ne s'épanouissait pas la fleur du ca-

price. Pourtant bien des cœurs battaient sur son passage ; vers onze heures, quand il se rendait à la répétition, les chansons s'éteignaient dans les boutiques de blanchisseuses, et les ouvrières des fabriques, qui vont par groupes sur le trottoir en mangeant des « frites » dans un cornet de papier, le suivaient des yeux avec émotion. Sans ridicules préjugés de caste, Saint-Armand eût volontiers souri à quelques-unes de ces idylles faubouriennes ; mais il était bien accoutumé à ce qu'on lui fit des avances, ils les attendait ; et les fillettes éblouies par l'auréole de l'artiste, n'osaient pas élever jusqu'à lui leurs désirs et leurs espérances.

C'est pourquoi, en plein succès, au beau milieu de l'hiver, et comme il venait de reprendre le *Vampire* — un rôle à bottes à glands, à collant gris et à redingote à pèlerine, un rôle irrésistible, — Saint-Armand, si invraisemblable que fût le fait, Saint-Armand n'avait pas de maîtresse.

Un matin, tout en se faisant la barbe, dans sa chambre modeste, mais confortable, — il avait quelques économies, — le comédien songeait mélancoliquement à cet état de choses et, se rap-

pelant son temps de Conservatoire, il murmurait le vers fameux :

Mon innocence enfin commence à me peser,

lorsque son concierge lui apporta une lettre, — une lettre de femme !

Enfin !

Orthographe douteuse ! Écriture de nourrice ! Évidemment, il ne s'agissait pas, comme dans la *Tour de Nesle*, de « très grandes dames. » Qu'importe ! On l'admirait, on l'aimait ! La lettre était émue et respectueuse, et le suppliait de se trouver le soir même, à cinq heures, devant le grand mur de la rue Lecourbe.

Tout de suite, il résolut d'y aller et, — faiblesse singulière chez ce bourreau des cœurs, — jusqu'au soir, il fut impatient, nerveux. Enfin, l'heure du berger sonna, et il était presque troublé en arrivant au rendez-vous.

La nuit était tombée tout à fait, il faisait un froid sec, et le gaz flambait clair dans la longue rue déserte. Du côté des maisons, quelques rares passants filaient vite, et de l'autre côté, au-dessus du long mur de l'usine à gaz, les énormes cylindres des réservoirs se découpaient sur l'azur nocturne déjà constellé.

Saint-Armand allumait une cigarette pour charmer les ennuis de l'attente, quand une voix jeune, qui tremblait un peu, murmura tout près de lui :

— Me voilà !

Il retourna vivement la tête et, à la lueur d'un bec de gaz tout proche, il considéra sa victime.

C'était une enfant du peuple, la gamine vite déniaisée à l'école et en apprentissage, qui, l'an passé, jouait peut-être encore avec les galopins, dans l'escalier de la maison à cinq étages, pleine de familles d'ouvriers, et qui, tout à coup, était devenue une grande fille, portant avec on ne sait quelle grâce parisienne sa « confection » au rabais et sa toque de fausse loutre. Mais quoi ! dix-sept ou dix-huit ans, la beauté du diable, le déjeuner de soleil, des cheveux blonds fous, des lèvres rouges, des dents saines, — malgré le teint pâle de la chlorose — et au fond de ses grands yeux un peu canailles, un regard naïf malgré tout, qui faisait songer à une branche de lilas dans un verre, au mois d'avril, sur la fenêtre d'une prostituée.

Saint-Armand, grisé déjà par la bouffée de jeunesse qui émanait de la fillette, lui avait

donné le bras et pris la main, — une main grasse et chaude, avec les bouts de doigts rugueux de l'ouvrière.

— Et d'abord... vous vous appelez ?

— Agathe.

Soudain intimidée, les yeux obstinément baissés sur l'asphalte du trottoir, mais pressée par les questions du comédien, elle lui confiait son petit roman. Elle allait au théâtre de Grenelle tous les vendredis — le jour *chic* ! — et elle l'avait admiré dans tous ses rôles ; elle savait par cœur des phrases, des tirades ; elle les déclamaient en l'imitant. *Amélie, il y a seize ans qu'un crime t'a faite mon épouse !...* Hein ? comme ça, n'est-ce pas ?... A son atelier — elle était coloriste, dans la rue Bonaparte, pour les images de sainteté — elle ne parlait plus que de lui, et ses camarades lui avaient dit : « Il ne voudrait pas de toi, ton artiste ! » et l'avaient mise au défi de lui écrire. Alors elle avait fait sa lettre, — elle s'excusait pour l'écriture, — et elle l'avait gardée deux jours dans sa poche, hésitant beaucoup, et elle s'était tiré les cartes avant de la mettre dans la boîte, et tout à l'heure, elle avait la bouche sèche et le cœur tout barbouillé en allant au rendez-vous. Mais il était venu, il était bien gentil d'être

venu... Et elle se serrait contre lui, le regardait en dessous, s'offrait, se donnait, la misérable enfant, avec un mélange d'effronterie et de honte.

Eh bien, qu'est-ce qui lui prenait donc, au cabotin ? Il n'était pas scrupuleux pourtant dans ses aventures d'amour. Mais depuis qu'Agathe parlait, il lui serrait la main moins fort, et il se sentait tout démonté. Il devinait un mystère, quelque chose d'obscur et d'inconnu, dans le langage de la jeune fille, et il était comme épouvanté par ce cynisme qui s'ignorait.

— Et, quand vous venez au théâtre, le vendredi, — demanda-t-il à Agathe pour dire quelque chose, — c'est sans doute avec un bon ami ?

Mais, cette fois, elle le regarda franchement dans les yeux, en éclatant de rire.

— Un bon ami ? Ah ! bien oui... Mais je n'en ai pas de bon ami, et je n'en ai jamais eu ; et pour nous voir, si vous voulez que nous nous voyions quelquefois, ce sera difficile... Ils ne sont pas commodes, allez, papa et maman, et ils m'ont toujours surveillée, ah ! mais, ah ! mais... J'en ai attrapé, étant petite, de ces paires de calottes, quand je revenais trop tard de la « mutuelle »...

Papa, lui, ne peut pas trop s'occuper de moi, il travaille à l'usine Cail... mais, maman, oh ! elle est terrible... C'est seulement depuis que je suis dans l'atelier de la rue Bonaparte qu'elle me laisse aller et revenir toute seule, parce que c'est trop loin pour m'accompagner... Un bon ami ? Les petites camarades m'ont assez blaguée parce que je n'en avais pas !...

Elle continua ainsi longtemps, riant toujours, avec un accent d'horrible sincérité. Il n'y avait pas à en douter, personne n'avait encore cueilli cette rose du ruisseau. Ses parents, disait-elle, voulaient la marier avec un petit tailleur de la rue Croix-Nivert, qui faisait des raccommodages ; un vilain rouge, ayant les jambes en pieds de banc de guinguette, à force de rester accroupi sur son établi, et qu'elle ne pouvait pas souffrir.

Mais, encore une fois, qu'a-t-il donc, le premier-rôle adoré des femmes, le Lovelace de province, le Valmont départemental, qui a obtenu jadis les faveurs d'une préfète ? Voilà qu'il est navré, maintenant, par le bavardage de cette vierge sans innocence, et que son cœur — il en a un, et pas mauvais, après tout — s'emplit peu à peu d'un sentiment où le dégoût est vaincu par la pitié.

Voilà qu'il songe que, malgré les teintures et les cosmétiques, il a quarante ans tout de même et que, s'il s'était marié autrefois à Montauban, avec « l'ingénuité, » il pourrait avoir une fille de l'âge d'Agathe, et qu'élevée dans les coulisses — un joli monde encore ! — elle serait peut-être devenue comme celle-ci...

En ce moment, la lune s'est levée ; elle met une pâle bande de lumière sur les gros réservoirs cylindriques du gazomètre et découpe nettement, sur le mur, l'ombre du groupe formé par Saint-Armand et Agathe. C'est singulier, regardez donc ! Il ne donne plus le bras à la fillette, le comédien ; il se tient devant elle et lui prend les deux mains, mais d'un air tout paternel ; et il branle la tête comme un homme qui parle longuement, qui donne des conseils. Mais c'est la silhouette d'Agathe qui est curieuse à voir sur la muraille ! Elle baisse le nez à présent, dans l'attitude de la confusion, et Saint-Armand agite devant elle un doigt sévère, un doigt qui fait de la morale. Mais vraiment, est-ce possible ? Elle a tiré son mouchoir de sa poche, elle pleure ! Ah ! il a tort, il lui dit des choses trop dures, à la pauvre petite. Non, voyez, c'est un brave homme. Il la console maintenant, il lui a repris les mains

et les caresse doucement... Hein ? qu'est-ce que c'est ? Il l'embrasse !... Sur le front, à la bonne heure !... C'est un adieu ; ils se serrent encore les mains, et puis elle se retourne, elle s'en va, marchant très vite et la tête basse... Eh ! bon Dieu ! quel drôle de geste fait donc l'ombre chinoise de Saint-Armand dans la direction où Agathe vient de s'éloigner ?... Ah ! c'est juste... Le comédien, entraîné par le besoin de « jouer la situation », étend les mains pour la bénir.

Tout à coup, six heures sonnent à une horloge du voisinage.

— Six heures ! se dit le premier-rôle. Il va falloir dîner à la six-quatre-deux, si je veux arriver au théâtre à temps pour « faire ma figure ».

Et, filant à grandes enjambées du côté de la rue Fondary :

— Hein ? qu'est-ce qui m'aurait dit que, ce soir, je jouerais les pères nobles ?... N'importe, j'ai bien fait... Je crois que je l'ai « empoignée », la petite, et qu'elle fera ce que veut sa mère, et qu'elle épousera le tailleur... Et puis, si elle tourne mal quand même, tant pis ! Je ne serai pour rien, du moins, dans cette saleté-là... C'est égal,

Saint-Armand, mon bonhomme, les camarades se ficheraient joliment de toi s'ils savaient que tu as respecté cette poulette... Espèce de prix-Montyon, va!





*H bien? dit la Marquise à l'amoureux d'Effie.*

*— Je pense, répondit-il, que François Coppée vient de dessiner devant nous un merveilleux petit tableau de genre, mais que tout le monde n'a pas le stoïcisme de Saint-Armand. Je l'admire, mais je ne saurais pas l'imiter, et peut-être la fille est-elle à plaindre.*

*— Assurément! D'ailleurs, fit une voix gauloise, il est cruel de vous montrer des héros dont on ne saurait atteindre la grandeur d'âme. On décourage les gens en leur racontant de si belles actions. Cette histoire charmante et qui finit si bien, mécontente tout le monde : nous, que le vieux comédien écrase de son*

héroïsme ; lui, qui s'en repent et s'invective en rentrant chez lui ; elle, qui s'est vu renfoncer son amour dans le cœur par des tirades de mélodrame. Que va-t-elle devenir ? A la prochaine floraison elle tombera sur quelque rôdeur de barrière. Au moins le vieux cabotin avait-il un vague côté d'idéal. Cher grand poète, je vous fais responsable de l'avenir de cette petite.

— Si l'on me permettait de dire le conte de la fin, dit Armand Silvestre, je crois que je mettrais tout le monde d'accord.

— Volontiers, dit la Reine, et vous savez le plaisir qu'on a à vous entendre, mais vous n'oublierez pas, j'espère, le titre de notre Journée.

— Non, Madame, et les Amours Chastes peuvent m'ouvrir un de leurs chapitres, sans craindre que j'abuse de leur confiance. Il y a des amoureux dans mon récit, mais les mieux élevés du monde. Ils sont absolument platoniques, à la façon de M. Maupassant toutefois, et il ne se passe rien entre eux que de parfaitement licite. L'un de mes héros met, je l'avoue, quelque âpreté à poursuivre son idéal... Mais j'aime mieux vous dire mon histoire que de la défendre ; car cela compromet mes effets.

## L'INVASION

### I

 'ÉTAIT pendant la fête de Neuilly. J'y demeure fidèle, son souvenir étant, pour moi, celui de ma dernière course avec Théophile Gautier. Hélas ! le poète n'y promène plus ses magnifiques nonchalances, mais sa grande ombre y erre encore pour ceux qui l'ont aimé et, inconsolables, le cherchent dans ses habitudes passées. Pour le *vulgum pecus* des badauds c'est une solennité foraine comme toutes les autres que celle-là. Pour nous c'est l'occasion d'un pèlerinage. Pour Adolphe et Clara, ça avait été l'occasion d'un rendez-vous.

Et, après deux heures de flânerie diurne dans la poussière et le parfum des beignets, ils étaient entrés dans un des restaurants qui bordent l'avenue, du côté du Bois, impatients d'un cabinet particulier qui leur fut octroyé incontinent. — Incontinent vous-même, monsieur le conteur! — Je vous demande pardon, chère douairière, mais cette entrée en matière ne comporte pas toutes les délicieuses petites malpropretés que vous en attendez. Les relations d'Adolphe et de Clara étaient encore innocentes. — Alors pourquoi ce *buen-retiro* et cette compromettante solitude à deux? — Tout simplement parce qu'il est inutile et même coupable de se trop montrer en public avec une dame dont on n'est pas l'amant. Et puis Clara avait souhaité de remettre un peu d'ordre dans sa chevelure légèrement dénouée par le vent des chevaux de bois.

Enfin Adolphe, qui adorait se souler des menues privautés que le tête-à-tête permet quand on aime sans en être encore payé, — j'entends toutes les variétés de petite joie que vous pouvez deviner, — avait trouvé cet expédient le plus ingénieux du monde. Le cabinet était d'ailleurs doué d'une jolie vue, pourvu du mobilier traditionnel, table, canapé et glace que des diamants

ont éraillée en tous sens ; et son seul inconvénient était de n'être séparé du cabinet voisin que par une cloison mince comme une vraie feuille de papier, comme on en pouvait juger par la façon dont s'entendait tout ce qui s'y faisait. Détail essentiel : les deux divans étaient accolés de part et d'autre à cette fictive muraille. — Nous ne causerons pas trop haut, avait dit Clara. — Nous ne causerons, si vous le voulez, que du bout des lèvres, ma chérie, avait répondu Adolphe. Et un premier baiser bien long, silencieux mais exquis, avait complété sa pensée. Aussi commencèrent-ils, dès le potage, à se becqueter comme des pigeons, attentifs au pas du garçon, solennel comme un adjoint qui marie en l'absence du maire. Ils redoublèrent après le premier service et ce ne fut plus bientôt qu'une embrassade interrompue par l'entremets sucré et le dessert. — Eh quoi ! pas davantage ? — Pas davantage, chère douairière. Ils étaient des délicats qui ne veulent pas profaner, dans un décor banal, un des plus beaux moments de la vie.

## II

Retournons à la fête et entrons dans la baraque des lutteurs. Il n'y a que les badauds de Paris qui croient au sérieux de ces combats, lesquels n'ont un peu de sincérité que dans le midi de la France, où tous nous connaissons, dès l'enfance, la technique. On assiste ici à des pièces répétées comme au théâtre, à des victoires comme celles du Châtelet, à des revanches prévues, comédie bien jouée, j'en conviens, mais insipide pour qui en connaît les monotones et médiocres ressources. Le jeune marquis de Saint-Cucufa, appartenant au monde où l'on fait profession de s'amuser, avait parié avec quelques amis de tomber (c'est le français de la maison) le nègre Ben-Azor et avait fait, suivant l'usage, tenir à celui-ci par avance le prix de sa défaite. Après une dizaine de passes blanches, Ben-Azor devait par quelque maladresse toucher de ses deux épaules la sciure entassée sur le sol. Le jeune marquis de Saint-Cucufa avait donc fièrement demandé un caleçon,

qui ne lui avait pas été accordé sans difficulté. Car c'est une des roueries de la parade d'avoir l'air de redouter beaucoup les amateurs inconnus et de leur faire subir, touchant leur état-civil, un interrogatoire aussi complet qu'aux assises. Le public était fort émoustillé par la perspective de cette bataille entre un représentant de la noblesse authentique et un fils des déserts. Enfin le moment en vint. Le gentilhomme n'avait gardé que son pantalon, et les premières attaques suivies de ripostes faciles eurent lieu dans l'ordre et suivant les conventions. Mais tout à coup Ben-Azor changea de polémique. Les bras tendus en avant, les yeux enflammés, il attendit son ennemi qui, confiant dans la foi jurée, se livra à lui et s'en trouva très mal. Car le nègre, l'empoignant avec une vigueur extraordinaire, le souleva et d'un coup de reins qui sembla les river l'un à l'autre, l'aplatit à terre sur le dos, roulant lui-même au-dessus de lui. Ça fit flac ! dans le son. Grand éclat de rire des amis du marquis qui avaient gagné leur pari. Applaudissements de la foule qui était visiblement hostile au descendant des preux. Fureur de M. de Saint-Cucufa visiblement trahi par son rival. Que voulez-vous ! Pour avoir le museau noir on n'en a pas moins une âme

d'homme. Ben-Azor aimait et était aimé. Quand il avait vu entrer inopinément dans la baraque M<sup>lle</sup> Agathe, celle dont les yeux l'avaient à jamais dompté, il n'avait plus écouté que sa force et son courage. Vaincu devant elle ! Jamais ! Et, oubliant noblement les sommes qu'il avait reçues pour toucher des épaules, il avait administré à son bienfaiteur la tripotée que vous savez. Mais, conscient de sa faute, il s'était empressé de disparaître ensuite, durant que le marquis, ivre de fureur d'avoir été, du même coup, volé et ridicule, jurait de se venger.

### III

Quel récit à bâtons rompus, chère marquise ! Nous retournons au restaurant où nous avons laissé Adolphe et Clara, mais non pas auprès d'eux. Nous voilà dans le grand salon, où l'on célèbre le repas de noces de la belle M<sup>lle</sup> Berthe Cuissière. Orpheline de mère, cette charmante personne avait été conduite à l'autel, le matin même, par monsieur son papa, l'honorable Cuis-

sière, un des forts passementiers du faubourg Saint-Denis. On s'est, ma foi, beaucoup amusé. Sur la table immense gisent encore les débris d'un croquenbouche figurant l'Industrie française éclairant le monde, composition symbolique d'un goût exquis et dans laquelle avaient coulé des flots de caramel. Des bouchons de champagne, montueux comme des champignons, courent çà et là sous les chaises. Quelques couples audacieux esquissent le long des fenêtres un pas de polka que rythme un clavecin, honneur de la chaudronnerie parisienne. Les jeunes époux sont assis à côté l'un de l'autre et causent, sans doute, de l'avenir. Eh bien, et l'honorable Cuissière, le rempart de la passementerie nationale? Il y a toujours quelque ombre dans les plus riants tableaux. Sans ce contraste même, peut-être, ne s'apercevrait-on pas que ceux-ci sont riants. Dans ce débordement de joie légitime, d'ivresse permise et de conjugale félicité, il me faut signaler un sentiment coupable, une passion frisant l'adultère. M. Cuissière, qui avait bu des vins généreux, s'abandonne aux délices d'un amour affreusement interdit. Ne poursuit-il pas, comme un faune, non pas dans les bois chers aux nymphes, mais à travers toute la maison, l'opulente

M<sup>me</sup> Potentat, femme de son vieil ami Potentat, une des gloires de notre mercerie ! Une superbe femme, d'ailleurs, cette M<sup>me</sup> Potentat, ne pesant pas moins de deux cents livres sur les bascules publiques, et portant le plus fort de cette véritable bibliothèque, dans son arrière-train où l'on aurait pu loger encore quelques manuscrits précieux ou même installer une succursale de la section des estampes. Car jamais local aussi vaste n'avait servi de rez-de-chaussée à une personne assise. Comme le chêne où se prit Milon de Crotone, ce qui permit à un lion de lui voler ses biftecks saignants, il eût bien fallu deux hommes pour en faire le tour, en se touchant les mains.

Et je vous assure que leurs mains ne se seraient pas ennuyées ! Cette dame Callipétardièrè (pour ne pas employer le mot obscène : Callipyge) aimait à faire l'enfant, et, pendant que son époux, le vertueux Potentat, s'abreuvait d'un dernier sirop de groseille, elle prenait un plaisir extrême à se faire chasser, comme un gibier, par l'impétueux Cuissière, plus acharné que Nemrod. Dans cette course malintentionnée, un cabinet s'entr'ouvrit devant eux. C'était précisément celui qui était mitoyen avec le cabinet d'Adolphe et de Clara. Ils s'y ruèrent. M<sup>me</sup> Potentat, en voulant

se laisser tomber gracieusement sur le canapé, prit mal ses mesures, car, de son énorme postérieur lancé à toute volée, elle alla heurter la cloison qui cria et se défonça, enchâssant les parties envahissantes d'une véritable étoile d'éclats de bois.

## IV

— Mon amour, encore un baiser !

— Non ! non ! monsieur, c'est assez ! vous ne l'aurez pas ! Il faut être sage maintenant.

Et Clara repoussait doucement Adolphe qui avançait toujours son visage, les yeux ardents et la bouche en cul de poule.

Bing ! Bring ! Clac ! un immense postérieur, crevant la cloison, vint se poser entre eux, et le baiser du pauvre Adolphe s'alla loger sur cette masse pareille à une gigantesque pierrerie rose montée en cabochon.

Pendant ce temps Clara avait reculé et, surprise d'abord jusqu'à l'effroi, éclatait de rire.

Vous avez reconnu, n'est-ce pas, la bibliothèque de M<sup>me</sup> Potentat. On put vérifier alors que les

places vides y étaient occupées par du vent, comme il arrive souvent dans ces studieux édifices où l'on attrape plus de courants d'air que de vraie science et plus de torticolis que d'esprit.

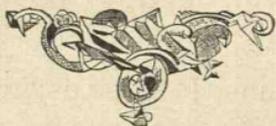
— *Vade retro, Satanas!* s'était écrié Adolphe, qui avait une teinture liturgique.

Mais le Satanas de M<sup>me</sup> Potentat ne bougeait pas. En revanche, la pauvre femme miaulait comme une chatte en mal de chattons. En vain M. Cuissière avait voulu la dégager en la tirant par les bras. En se crevant, les planches s'étaient effilées en longues aiguilles qui, sans entrer tout à fait dans la chair, la maintenaient sous leur menace aiguë et rendaient impossible la délivrance. Le bloc s'était incrusté dans le bois ; le boulet demeurait immuable et suspendu dans son trou. La sphère arrêtée dans sa course semblait un monde figé dans l'infini par le caprice des dieux. Telles s'arrêteront les planètes dans l'éther au jour du suprême jugement, quand Dieu dira leurs vérités aux gourmandins. C'était, à vrai dire, une situation désespérée. Crier ? et si M. Potentat montait ? Car, enfin, pas plus que les œuvres de Maxime Du Camp, les sirops de groseille les mieux confectionnés ne sont éternels... Demeurer indéfiniment dans ce mince étui?... Que pen-

serait la noce ? M. Cuissière prit le parti d'aller confier tout bas l'aventure au patron de l'établissement, qui promit d'envoyer chercher des menuisiers, dès que le coup de feu serait passé. Le coup de feu dura quelque temps encore et les ouvriers ne se hâtèrent pas de venir. C'est dans le cabinet d'Adolphe et de Clara qui, muets et vivement intéressés, attendaient la fin de l'histoire, que les charpentiers résolurent d'opérer, en détachant à l'aide d'une scie circulaire une grande couronne de cloison autour du surplus de M<sup>me</sup> Potentat. Il était temps. Meurtri par le coup et congestionné par la pression, le derrière de la pauvre femme était devenu complètement noir.

Clac ! la porte s'ouvre encore. C'est le marquis de Saint-Cucufa, toujours à la poursuite de son traître ennemi. Je vous ai dit que le séant de M<sup>me</sup> Potentat, plein de sang extravasé, était comme de l'ébène. En l'apercevant, le marquis pousse un cri féroce. Il a cru reconnaître la forme du nègre Ben-Azor et lance dans ce tas d'ombres un si formidable coup de pied que la femme du mercier alla bondir, un peu déchirée, mais enfin délivrée, dans le cabinet où M. Cuissière la reçut dans ses bras. Ainsi s'arrangèrent toutes choses

par un hasard qui ferait croire à la Providence. M. Potentat ne sut rien de rien. Adolphe et Clara se sont rendu au centuple le baiser volé par un intrus.





*N* n'essaya même pas de protester contre l'impertinence de ce récit. Les grandes indignations sont muettes. Mais quels regards, comme un cercle d'épées furieuses, entouraient le coupable poète ! D'ailleurs, le mal était fait et il n'y avait plus à revenir là-dessus. Pour éviter la moindre discussion à propos de ce qu'on venait d'entendre hélas ! Lady Helmsford, dont les pouvoirs s'achevaient, se hâta de désigner la Reine du lendemain, — du lendemain qui serait la dixième et la dernière journée de l'aimable Décaméron chez la marquise Thérèse.

*Et qui fut la Reine désignée ?*

*Madame Castagnède, la grasse et belle femme,*

toujours en belle humeur, qui ne s'effarouche guère d'un récit trop gaulois ou de quelque mot trop vif. A coup sûr, le dernier jour ne serait pas le moins gai. On en fut d'autant plus assuré, que l'exhubérante et charmante bourgeoise élut pour roi Armand Silvestre et déclara qu'elle régnerait sous le nom de la Commandante Laripète.

Peste!

Mais quand on lui demanda quel serait le texte des contes du lendemain, la Commandante, — la belle chair un peu débordante du corsage, et les lèvres effrontément grasses, — leva les yeux vers le ciel, et soupira :

— L'Idéal!



## TABLE

---

	Pages.
<i>Et, des songes de Son Altesse Rosalinde.....</i>	3
<i>PAUL ARÈNE</i>	
LES OGRESSES.....	13
<i>Mais, dit la Reine, il n'avait peut-être pas tort ...</i>	21
<i>CATULLE MENDÈS</i>	
LES NOCES DE NEIGE... ..	27
<i>Les fronts s'étaient assombris.....</i>	37
<i>PAUL HERVIEU</i>	
L'ESQUIMAU.....	39
<i>Voilà bien, dit Madame de Rocas. ....</i>	76
<i>THÉODORE DE BANVILLE</i>	
RIEN.....	78
<i>Nul ne parla.....</i>	90
<i>JULES LÉMAITRE</i>	
LA MÈRE SAINTE-AGATHE.....	93
<i>Ce conte laissa dans l'auditoire.....</i>	109

	Pages.
<i>GUY DE MAUPASSANT</i>	
UN ÉCHEC.....	114
<i>Et puis ? demanda la Reine.....</i>	128
<i>PAUL BOURGET</i>	
SKETCH-BOOK.....	130
<i>On se montra très sévère pour l'héroïne de ce conte.....</i>	142
<i>LÉON CLADEL</i>	
YANKEE.....	144
<i>Est-ce à dire, fit la Marquise.....</i>	157
<i>FRANÇOIS COPPÉE</i>	
UNE IDYLLE MANQUÉE.....	161
<i>Eh bien ? dit la Marquise.....</i>	175
<i>ARMAND SILVESTRE</i>	
L'INVASION.....	177
<i>On n'essaya même pas de protester.....</i>	189

